



Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5
Essais québécois Page D 7



Marc Séguin Page D 9
Formes Page D 10

ÉDITION

Liberté a 40 ans

En 1959, les Jean-Guy Pilon, André Belleau, Fernand Ouellette, Jacques Godbout, Jean Filiatrault fondent une revue pour offrir aux auteurs un lieu, un espace de liberté. En avril 1999, *Liberté* publie le deux cent quarante-deuxième numéro de cette revue unique dans l'histoire des lettres québécoises. Le thème de la parution est «Media».

MARTIN BILODEAU

Liberté a 40 ans. Fondée en juin 1959 par une poignée d'écrivains et d'intellectuels québécois qui avaient envie d'écrire et de faire circuler — à quelque mille exemplaires, six fois par année — leurs idées et leurs textes. À une époque où la «grande noirceur» se dissipait pour laisser entrevoir une révolution, fût-elle tranquille, *Liberté* a été de tous les débats de société, de toutes les luttes. Pour la laïcisation, pour une école ouverte, pour une société québécoise démocrate et progressiste. Entre autres.

Par la plume d'écrivains d'ici (Hubert Aquin, Jacques Marcotte, etc.), qui promenaient les lecteurs sur les sentiers de leur prose à travers des textes inédits ou faisaient découvrir à leurs contemporains des auteurs étrangers encore inconnus chez nous, *Liberté* est demeurée pendant quarante ans un des plus importants carrefours d'idées, tant sociopolitiques qu'esthétiques: «*Tout intellectuel québécois qui compte a publié au moins un article ou un texte dans Liberté*», souligne Marie-Andrée Lamontagne, codirectrice de la revue.

La petite histoire

En 1959, constatant qu'il n'existait aucune revue littéraire indépendante, Jean-Guy Pilon et quelques autres intellectuels québécois (André Belleau, Fernand Ouellette, Jacques Godbout, Jean Filiatrault, etc.) entreprennent de fonder une revue qui offrirait aux auteurs un lieu, un espace de liberté. La revue *Amérique française* publiait à l'époque ses derniers numéros, et les autres périodiques littéraires, à l'exception des *Écrits du Canada français*, étaient publiés par des universités ou des groupes religieux, en aucun cas indépendants. *Liberté*, le nom s'est imposé de lui-même et la revue a pris son envol et gagné des fidèles, s'imposant là où ça compte, ouvrant sa porte à de nouveaux auteurs et intellectuels et faisant même l'objet, il y a quelques années, d'un colloque à la Sorbonne et d'un autre à Jérusalem.

Liberté aujourd'hui

«Le paysage éditorial était moins encombré à l'époque, soutient Marie-Andrée Lamontagne. Depuis, le lectorat s'est fractionné, mais la longévité joue en faveur de *Liberté*», pense la codirectrice. Aujourd'hui, la revue tire à 1000 exemplaires (ce qui est très honorable pour un périodique de ce type) et fait l'essentiel de ses ventes en librairie et par les abonnements (dont plusieurs groupes et facultés de lettres, d'ici et d'ailleurs), lesquels sont stables et accaparent la moitié du tirage.

«La revue navigue entre deux écueils: la littérature universitaire et le magazine», soutient Marie-Andrée Lamontagne, désireuse de voir *Liberté* continuer de se faufiler ainsi et de happer le plus grand nombre de lecteurs au passage. Jean-Guy Pilon pense quant à lui que «la revue a évolué avec le temps; des universitaires s'y sont joints progressivement, alors qu'au début, le comité de rédaction [formé de huit personnes] n'en comptait aucun». La large circulation de *Liberté* dans les couloirs universitaires serait attribuable à cette percée importante.

VOIR PAGE D 2: LIBERTÉ

LIVRES



Le Québec fut l'invité du Salon du livre de Paris. Et cela fut heureux!

Après en avoir parlé et rêvé pendant plus d'un an, le Salon du livre de Paris et ses mille et une courbettes au Québec est maintenant chose du passé. «Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud», ont ensuite martelé les éditeurs, soucieux de profiter de toute l'attention reçue à Paris et d'en tirer quelques avantages. Mais quoi faire, justement, pour maintenir l'intérêt?

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

A Paris, en mars dernier, les médias n'en ont eu que pour le Québec. Du salon de Bernard Pivot jusqu'aux pages très convoitées du *Nouvel Observateur*, des auteurs comme Robert Lalonde, Gaétan Soucy, Dany Laferrière, Rober Racine et Sergio Kokis ont animé la faune journalistique.

Littérature migrante et ouverte au monde, vision moderne issue du mélange d'américanité et de Vieille Europe, tribune offerte aux jeunes écorchés vifs de la littérature, nos écrits ont été dépecés par les critiques littéraires français, certains avançant même une symbolique politique dans un livre comme *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, du Québécois Gaétan Soucy.

On n'en a eu que pour lui là-bas, semble-t-il. Élevé aux nues par la critique, l'auteur de *L'Acquittement* et de *L'Immaculée Conception* a passé une semaine promotionnelle à Paris, virevoltant d'une tribune à l'autre. Si on ne l'avait pas rapatrié au Québec pour qu'il puisse se consacrer à l'écriture de ce qui sera peut-être son quatrième roman, l'homme aurait d'ailleurs pu poursuivre la promotion plus longuement en France. «La demande était là», explique son éditeur, Pascal Assathiany, directeur du Boréal.

Cette surexposition a fait vendre: en France seulement, le distributeur a imprimé au delà de 9500 exemplaires de cette *Petite fille qui aimait trop les allumettes*. «Un exploit, juge l'éditeur, quand on sait qu'un premier roman en France vend à peu près 800 ou 900 exemplaires. C'est un marché difficile, la France, et même pour les Français!»

Qu'avait-il, lui, que les autres n'avaient pas? A n'en pas douter, un contenu littéraire unique en son genre, une voix particulière. «Mais aussi un attaché de presse, que le Boréal avait embauché spécialement pour le Salon du livre de Paris et qui a permis d'ouvrir plusieurs portes», poursuit M. Assathiany, identifiant là l'une des clés du succès auquel plusieurs écrivains rêvent.

VOIR PAGE D 2: BILAN

LIVRES

Lettres québécoises

Vilain comme nous tous, certains jours

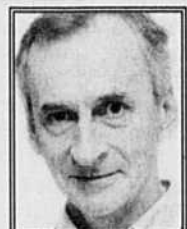
LES GENS FIDÈLES NE FONT PAS LES NOUVELLES

Nadine Bismuth
Boréal, Montréal, 1999, 229 pages

Le parti pris de simplicité qu'on retrouve dans la composition et l'écriture de ce premier recueil de Nadine Bismuth fait plaisir à lire; on se demande pourquoi les écrivains débutants ne s'y tiennent pas plus souvent. Le thème qu'elle a choisi, l'infidélité, est une faiblesse bien humaine où chacun pourra se reconnaître, mais qui ne fait pas trop «tendance». Elle est universelle, mais moins abstraite que ne le sont l'amour, la mort, la vie, et surtout moins fréquentée que le désarroi devant la disparition des «valeurs» ou, pire, l'enfance blessée que notre littérature a tendance à ressasser.

Le titre du recueil accroche et est signifiant. Il fait évidemment penser à cette maxime selon laquelle les gens heureux n'ont pas d'histoire et dont la justesse est confirmée par les actualités, sans compter la quasi-totalité des romans, des pièces de théâtre, des livrets d'opéra. Les personnages de Nadine Bismuth seront donc infidèles, à l'exception de ceux de la nouvelle éponyme, astucieusement placée à la fin, sorte d'exception qui confirme la règle. C'est, si l'on veut, la treizième de la douzaine.

Les personnages principaux de cette dernière nouvelle sont un couple de retraités, de ces braves gens comme il y en a des milliers dans la réalité. Ils meublent bien leur quotidien désormais déserté des tâches qui les avaient accaparés: le soin des enfants pour la femme, le travail pour l'homme. S'ils devaient avoir tardivement une histoire, il leur faudrait sombrer soudain dans quelque folie comme l'homme en lit dans les faits divers du journal. Mais Nadine Bismuth n'a pas voulu donner dans l'horrible. Elle les montre accaparés par la nourriture, coincés entre le four et le congélateur qui deviennent des appareils de mort ou de sclérose. Mais ils ne comprennent pas l'usage étrange qu'en font ceux qui vivent dans ce monde qui se cache derrière les arbres de leur cour.



Robert Chartrand

Un livre économe de moyens où l'auteur fait preuve d'une maturité certaine

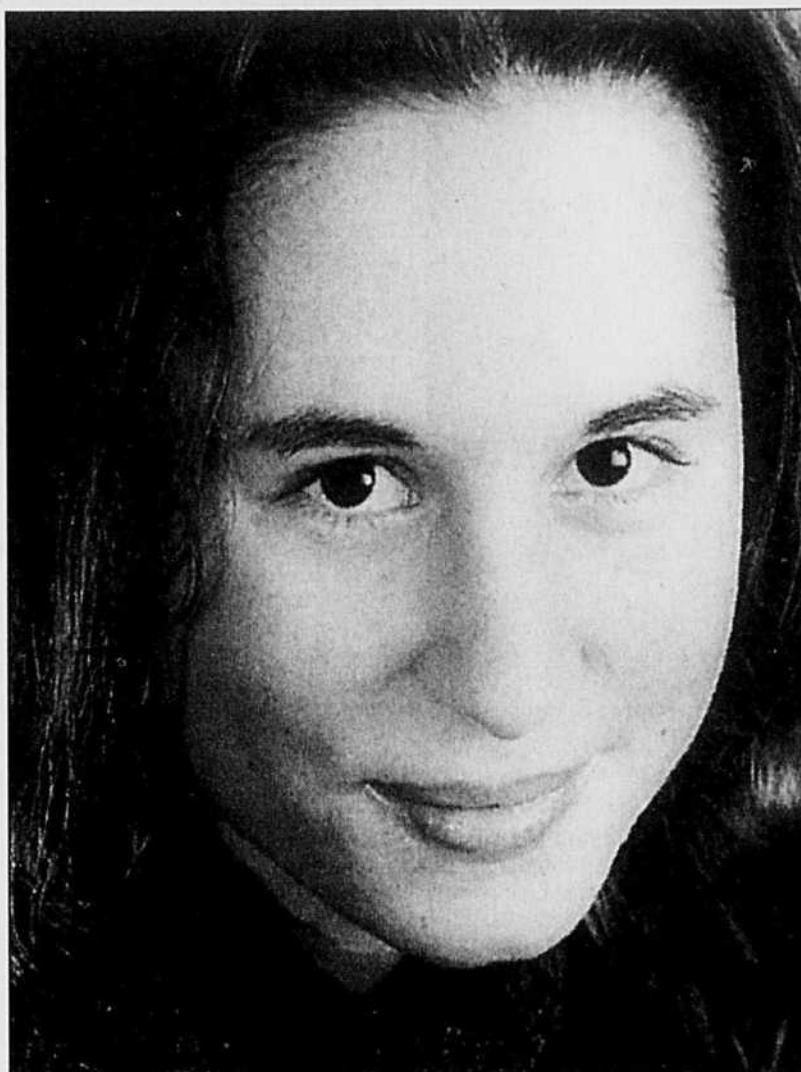
Infidèles

Les infidèles du recueil, largement majoritaires, représentent un assez bon échantillon d'âges et de milieux sociaux. La plupart sont jeunes: il y a un garçonnet de dix ans dont le cœur et le corps balancent entre deux copines, au grand désespoir de sa mère qui voit déjà en lui le digne fils de son père; des étudiants, garçons et filles, copains ou amoureux; une serveuse sexy. Mais également quelques mères de famille, des hommes d'affaires. L'infidélité se commet un peu partout: au travail ou à la maison, chez des parents ou des amis. Jamais spectaculaire, elle ne surprend que ceux qui la subissent — et encore, pas tous. Certains en sont vexés, d'autres blessés; il y en a qui se vengent, mais davantage par réflexe que par préméditation.

Chacune des nouvelles de Nadine Bismuth démarre rondement. Le cadre et le ton sont fixés en quelques lignes; l'élément déclencheur est un incident plutôt banal. Parfois, un revirement d'importance variable survient vers le milieu. Les chutes, elles, peuvent surprendre, mais elles n'essaient pas d'étonner. Bref, ces nouvelles ne cherchent pas à renouveler le genre; elles se contentent d'être bien menées et de nous donner envie de les lire.

Et Nadine Bismuth a le sens de l'observation. Les différents milieux où elle situe ses histoires donnent invariablement une impression de vraisemblance, qu'il s'agisse de l'Europe vue par deux étudiants, d'une noce ou d'un brunch familial. Peut-être les comportements de certains personnages sont-ils, selon les circonstances, trop «typiques», mais on finit par se dire que, oui, c'est ainsi que les choses se passent pour le très grand nombre.

Ce qui fait la saveur de ces nouvelles, c'est l'ironie qui y circule et qui est souvent celle du sort, celui qui fait se rencontrer, dans *Un secret bien gardé*, la maîtresse d'un homme d'affaires et sa veuve. Elle s'exerce parfois à l'insu des personnages à qui il suffit d'ouvrir la bouche pour se rendre ridicules; ainsi, ce cinéaste en herbe dont le film, promet-il, «sera le genre trash underground avec un soupçon d'inspiration asiatique à la Jackie Chan,



Nadine Bismuth

mais soft et intelligent en même temps, un peu *Nouvelle Vague*», si vous voyez ce qu'il veut dire...

Monocles et matantes

L'étudiante capricieuse obsédée par l'hygiène, le quadragénaire radin et tatillon, les monocles et les matantes gaffeurs, la mariée qui refuse de se lever chaque fois que les invités font tinter leurs verres à cause de sa robe qui l'embarrasse: on les voit, ces personnages, on s'en amuse, on jurerait les avoir déjà connus.

Et c'est lorsqu'ils sont en groupe que Nadine Bismuth les raconte le plus savoureusement. La noce, dans *La Demoiselle d'honneur*, est très bien rendue, mais on se délectera

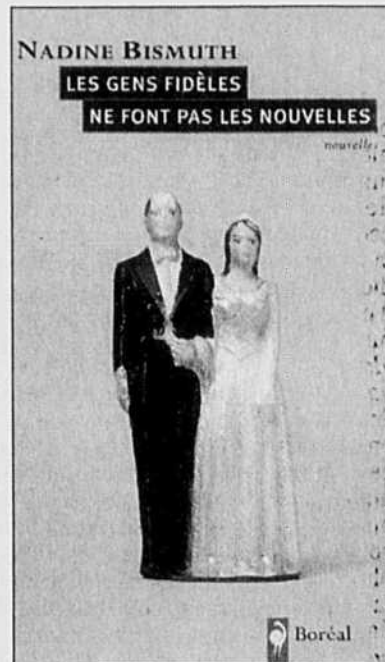
surtout de cette soirée entre deux couples amis dans *Fondue chinoise*. L'hôtesse, en attendant ses invités, se demande si c'est le hasard ou le destin qui lui a fait découvrir cet amour de coiffeuse qui lui a fait une aussi jolie tête. Nous sommes chez des gens bien sous tous rapports: la moquette du salon, choisie judicieusement, est si confortable qu'on peut s'asseoir par terre en tout confort. Le chien et le mari, sans même se consulter, réagissent à l'unisson quand les invités sonnent à la porte. Quant à la conversation qui se déroule pendant le repas, c'est un véritable morceau d'anthologie. On s'apitoie sur la misère aperçue dans les rues de Calcutta

en s'empiffrant, puis les deux hommes s'affrontent sur leur conception de la vie; l'un se dit zen — il boit du thé, puis va se demander si d'être cocu ne ferait pas partie de son karma —, mais il ne faut pas croire que l'autre, qui est un *businessman* «positif», est sans âme: lorsqu'il va à la pêche, seul en pleine nature, il se dit que celle-ci est trop belle, trop parfaite pour qu'il n'y ait rien. Il décreète donc que «*Dieu est dans la nature*», avant de prendre une longue gorgée de vin... L'hôtesse, elle, pense (!) que Dieu, c'est dépassé, ce qui ne l'empêche pas d'imaginer que son chien soit la réincarnation d'un enfant affamé de Calcutta: cela justifierait qu'elle lui jette les restes du repas.

Le lecteur sourira donc souvent, avec les personnages ou à leur insu. L'infidélité même peut être amusante: c'est en tout cas une vaste affaire. Les hommes s'y adonnent, semble-t-il, à cause de leur patrimoine génétique, qu'ils soient des séducteurs impénitents ou des salauds d'occasion; comme l'explique sentencieusement un jeune homme à une amie, chez les mâles, on sépare aisément sexualité et amour. Les femmes ne sont pas en reste: il y a parmi elles des croqueuses d'hommes. Les enfants, eux, seront infidèles sans le vouloir: trahissent-ils leur mère s'ils ne se détournent pas de leur père qui l'a trompée puis laissée; renient-ils leurs parents lorsqu'ils décident de s'éloigner pour faire leur propre vie?

Quotidiens

La plupart des nouvelles du recueil de Bismuth étant écrites au «je», la langue de chacune varie en fonction



des divers personnages, de leur âge et de leur condition. Mais c'est, dans tous les cas, une langue quotidienne, à peine transposée de la réalité, qui charrie des idées toutes faites et un conformisme qui sont ceux-là mêmes des personnages. De même qu'il nous semble avoir déjà rencontré des gens comme eux, on croit avoir entendu leurs propos quelque part. Mais il y manquait l'écho ironique dont les enrobe habilement Nadine Bismuth.

Les gens fidèles ne font pas les nouvelles est donc un livre économe de moyens, qui refuse l'épate. Nadine Bismuth, qui n'a pas vingt-cinq ans, y fait preuve d'une maturité certaine. Le résultat est tout simple. Encore fallait-il pouvoir y arriver, et aussi bien.

LE DÉSARROI DU MATELOT de Michael Delisle

«[...] son nouveau roman: *Le Désarroi du matelot*, est une réussite rare, dense et troublante, à la structure complexe et au style limpide, tragique et bien d'aujourd'hui.»
Raymond Bérin, *Voir*



LEMÉAC

Été et lecture se conjuguent.
Passez chez votre libraire!

Liberté à 40 ans
Semaine de fête
à la librairie Olivier
du 17 au 21 mai 1999

Fondée en 1959 par Jean-Guy Pilon, *Liberté* est l'une des plus anciennes revues au Québec. Elle est aussi l'une des plus remarquables. Vivier d'auteurs, lieu de débats, moteur de la vie intellectuelle et littéraire, *Liberté* a une passion: la littérature et les écrivains.

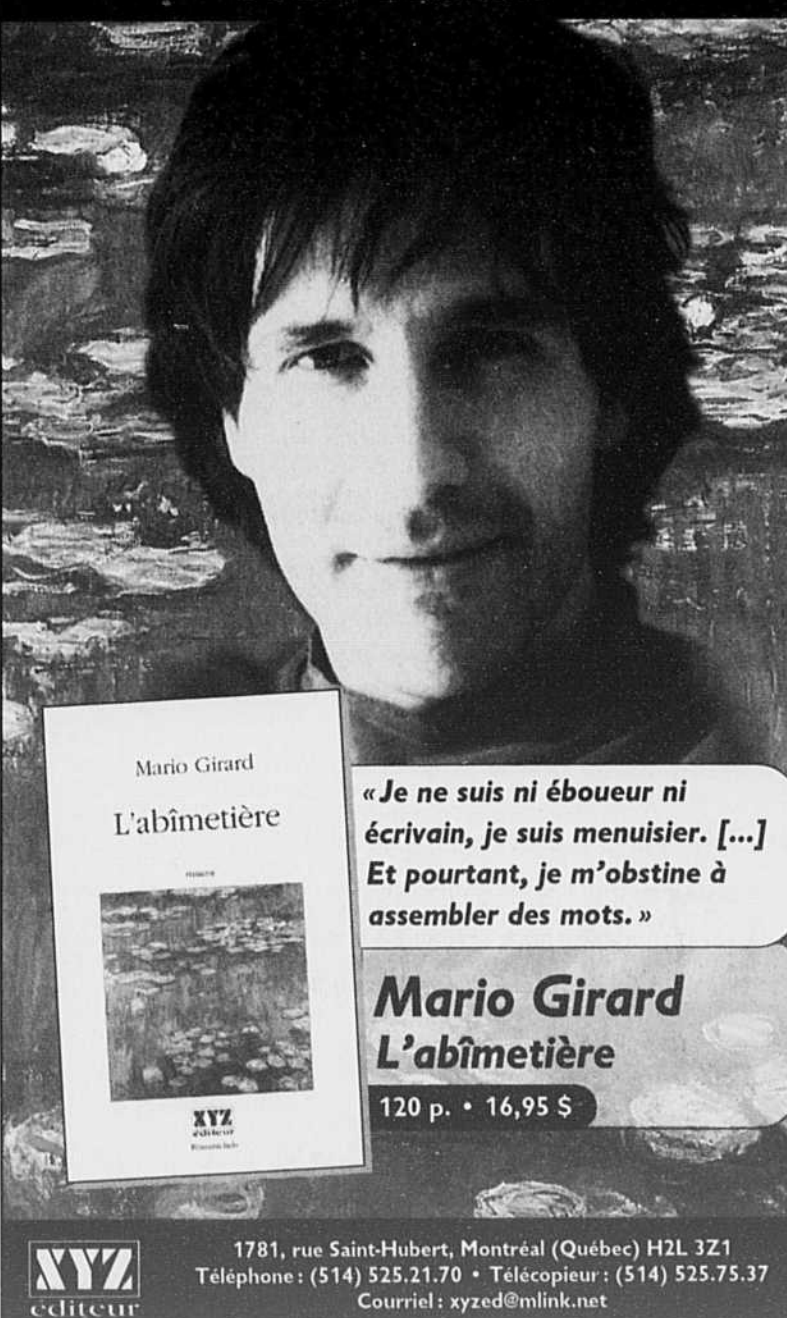
À l'occasion de cet anniversaire important, venez rencontrer les écrivains de *Liberté* tous les soirs à 19h, du 17 au 21 mai 1999 à la librairie

Olivieri

RSVP 739-3639

5219, chemin de la Côte-des-Neiges, à Montréal.

XYZ éditeur

Mario Girard
L'abîmetière

«Je ne suis ni éboueur ni écrivain, je suis menuisier. [...] Et pourtant, je m'obstine à assembler des mots.»

Mario Girard
L'abîmetière

120 p. • 16,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net



240 PAGES • 22,50 \$

Une première œuvre qui révèle un étonnant tempérament d'écrivain.

Nadine BISMUTH
Les gens fidèles ne font pas les nouvelles

nouvelles

«Ce recueil de nouvelles est le premier de Nadine Bismuth, une fille de 23 ans qui a un talent fou. [...] Pas un mot de trop et pas un qui manque. Une adéquation parfaite du propos et du style.»

RÉGINALD MARTEL • La Presse

Boréal
Qui m'aime me lise.

http://www.editionsboréal.qc.ca

www.generation.net/triply

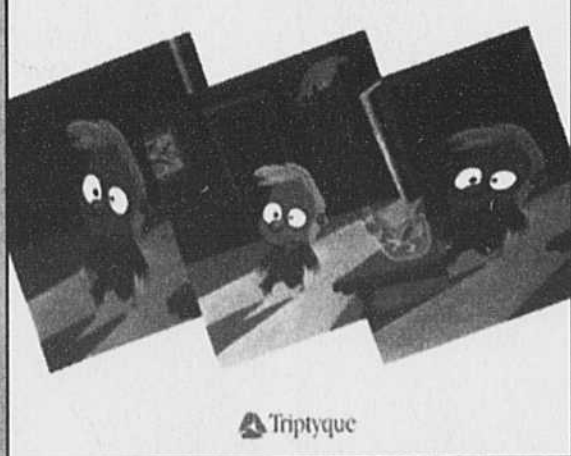
Triptyque

Tél.: (514) 597-1666

Daniel Martin

La solitude est un plat qui se mange seul

fabulations



Triptyque

En psychologie, on définit la fabulation comme un «récit imaginaire présenté comme réel». En ce sens, ce mot vient bien mettre en évidence le réalisme farci d'imaginaire de l'écriture de Daniel Martin. 132 p., 17 \$

LIVRES

POÉSIE

Des voix chercheuses

Le double risque des libertés singulières

MONTREAL BRÛLE-T-ELLE

Hélène Monette

Écrits des Forges/Ediciones del Ermitano, coll. «Minimalia», édition bilingue, Trois-Rivières/Mexico, 1998, 183 pages

ROMAMOR

Francis Catalano

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1999, 90 pages

DAVID CANTIN

Depuis sa première édition en 1987 aux Écrits des Forges, *Montréal brûle-t-elle* d'Hélène Monette demeure toujours aussi instable et pertinent. D'emblée, ce recueil assumait sa révolte, ses contradictions, son urgence lyrique comme ses maladresses. Loin des préoccupations intimes et féministes de l'époque, Monette semble s'engager elle-même dans une langue qui n'évite jamais le sarcasme ou l'ironie. Elle creuse son propre trou, afin de mettre en jeu «le sort du monde». (Œuvre des plus instables, elle n'hésite pas à affronter sa propre métamorphose «dans le chaos des sensations unanimes».)

Quelque part entre *Gardez tout* (Écrits des Forges, 1987) d'Yves Boisvert et *Nécessairement putain* (Les Herbes rouges, 1982) de France Théoret, *Montréal brûle-t-elle* s'acharne contre un désastre autant social que personnel. Derrière ses allures de manifeste polémique, ce texte témoigne d'abord de l'émergence d'une parole des plus distinctes. Une voix féminine qui s'accroche aux parois de sa solitude brutale, de sa peur incontestable.

Dans cette poésie qui intègre l'oralité révélatrice d'un Gauvreau ou d'un Miron, on passe rapidement de l'essentiel au dérisoire pour mieux transmettre ce «quelque chose d'incompréhensible [qui] est en train de se produire». A l'image de l'espace vulnérable qu'il se crée, ce recueil s'éloigne des lieux communs de la contre-culture à travers une grandiloquence loufoque et personnelle. On ne sait d'ailleurs jamais si cette grimace publique s'exhibe plus qu'elle ne dérange. «Pendant que les pigeons s'engraissent à la sortie des métros / les mouettes vidangent le fleuve avec passion / le doute s'installe dans les ailes / on devient volatiles / éthérées canailles / n'importe quoi / mais jamais plus rebelles planeurs / on devient kamikazes dociles / les pattes enlignées d'asphalte / c'est angoissant / c'est le chic de l'heure / les dogs se mettent à plat / dans le miroir vide de la relation réduite / les dogs ont l'air déconcerté / comme des erreurs biologiques / depuis qu'ils hurlent à s'en fendre l'âme.»

En prenant d'autres tangentes, l'œuvre de Monette a su approfondir cette révolte fondatrice dans le poème comme la fiction. Elle avait besoin de ce jaillissement lapidaire pour dire qu'elle existe désormais. Plus tard, d'autres suivront cet exemple sans trop savoir qu'ils s'enfermeraient dans une caricature gênante du séisme urbain. Toutefois, il faut du talent et de l'exigence lorsque notre art n'est pas de tout repos; c'est ce qui distingue *Montréal brûle-t-elle* de ses pastiches. Désormais réédité dans une nouvelle version traduite par Lorenza Fernandez del Valle, ce livre incise l'impact de son désordre toujours contemporain.

Liberté singulière

Différente mais tout aussi prometteuse, une voix mûre se fait déjà entendre dans les poèmes de *Romamor* de



Hélène Monette

Francis Catalano. Comme celle de Monette à ses débuts, cette poésie assume le risque d'une liberté singulière. Tel un retour aux sources familiales et culturelles, ce recueil nous fait traverser le labyrinthe d'une Rome aussi réelle que mythique. Cette ville devient ainsi le miroir d'une présence au monde où se disperse l'instant rêvé du quotidien.

A même ses trois parties, une quête s'élabore autour des sens qui tissent ses liens, à la fois affectifs et esthétiques. Puisque la langue de Catalano demeure charnelle à travers son irruption lumineuse; son dialogue avec tout un passé de l'écriture qui va de Boccace à Valerio Magrelli. Aussi précise que sonore, il y a dans cette parole une curieuse attention envers le mouvement intérieur et extérieur.

On en vient même à ne plus distinguer la ville de celui qui l'observe, à partir de l'inconfort d'une émergence intemporelle: «Bruitent le soir les pastels de la ville / et lorsqu'on avance d'arrache-pas / vers l'ombre jaune crépusculaire, / on dirait que Rome ferme / comme ces livres animés, à trois dimensions, / quand le décor replie ses formes, / quand le relief retourne au calme plat / et se croyant au centre / quand le monde déploie sur soi, / on rentre la tête sous l'arc / de Trajan ou le Colisée, enfin / enclin à l'autoscopie. / Là, inclus dans l'Urbs et l'incluant, / la figure dans les empan, / on pense que, / au lieu d'être celui-ci ou celui-là, / on est son être / on est son être à sa place.» Grâce à son élan et ses ruptures, ce voyage poétique exigeant laisse entrevoir des chemins fertiles. À ce compte, *Romamor* de Francis Catalano demeure un premier pas des plus étonnants.



LA CHRONIQUE

Enfin, j'avance!

C'est reparti! À présent, j'ai hâte de me mettre à table et d'allonger les phrases. J'ai erré, piétiné, tourné en rond autour du pot pendant de très longues semaines. Rien ne servait à rien, même mes souvenirs les plus irrefutables ne se laissaient pas couler sur la page. J'avais en main des bribes, des fragments épars, de pauvres détails: des débris. Je crayonnais, ébauchais, esquissais et ne voyais rien venir. J'accumulais, pêle-mêle, les indices, les signes, quelques présages, de temps à autre une douzaine de mots quasiment signifiants, pictogramme que j'encerclais aussitôt d'un gros trait rouge et qui, au milieu d'une page, figurait quelque locution cabalistique absolument inutilisable. Bref, croyant écrire, croyant rédiger, je prenais des notes, je me faisais la main, je passais le long temps du nébuleux et de l'indistinct, cette éternité de murmures et d'apparitions trop brèves, qui n'en finit pas de promettre et laisse l'écrivain sur sa soif.

Je n'étais pas encore inspiré, c'est-à-dire que je n'avais pas trouvé de forme à mes gribouillages. Il est bien clair, pour moi, que la muse, c'est une architecture, une charpente, une organisation. Je cherche comment arranger les visions et les scènes, qui paraissent surgir pour rien, qui n'ont pas de sens, pas de vie, tant que le système n'est pas trouvé.

Une nuit, je me suis levé pour faire rentrer le chien, qui jappait après la lune. Incapable de me rendormir — peut-être que la lune me «travaillait», moi aussi —, j'ai encore une fois éta-

lé mes papiers, mes dessins, mes notes sur la table, qui baignait dans une clarté blême et sous-marine. Je me suis saisi du crayon et j'ai tracé, à l'aveuglette, deux mots, que j'ai soulignés, comme s'il s'agissait d'un titre, d'une en-tête fondamentale, d'une frontière si clairement dessinée qu'elle me parut soudain assez facile à franchir. Déjà mon cœur se tourmentait dans sa cage, comme un poisson dans un trop petit bocal. Quelque chose se passait que je n'allais pas laisser passer.

Je savais que je n'inventais rien, sinon le moyen de me sortir de mon piège. Sans perdre de temps — j'en avais assez perdu! — j'ai déplié une douzaine de phrases, qui me sont venues facilement: on aurait dit qu'elles attendaient depuis longtemps, elles aussi, comme moi, avec moi. Elles se bousculèrent à la sortie — ou à l'entrée —, elles étaient déjà organisées, elles étaient prêtes, elles étaient mûres. Je les traçai comme en songe — elles n'étaient encore que des mots faiblement ali-

gnés, un fantôme de texte sur la page lunaire. En écrivant, j'espérais sur un temps rare, je doutais grandement, mais j'avais, j'avais. De toute manière, je n'avais plus rien à perdre, j'avais tant tâtonné, j'écrivais depuis si longtemps au bout du rouleau, au bout de ma corde.

Désemberlificoté

Après une page et demie de ma transcription emportée, je me suis arrêtée, le cœur battant, la tête merveilleusement vide et le poignet mystérieusement apaisé. Rien ne m'avait

reposé comme ça depuis de très longs jours. Il me semblait que je venais d'apercevoir quelque chose, pour ainsi dire à mon insu. Je venais de déjouer, de m'échapper, je venais de m'attraper comme il faut, tout en me désemberlificotant. Pas facile de saisir la teneur exacte de cette drôle de conversion qui venait d'avoir lieu dans mon dos. C'est un peu comme si je m'oubliais et me retrouvais à la fois. Encore sur le qui-vive, toujours grisé mais déjà un peu revenu de ma courte transe, je me suis mis à tirer, vaillamment, deux ou trois petits plans, à crayonner un croquis puis un autre, annonçant peut-être ce que j'écrirais au matin, le texte de demain et d'après-demain. Mais un vertige épouvantable m'empêcha d'aller bien loin et je sortis dans la nuit, qui déjà avait pâli. Tout comme mon ouvrage, le monde avait changé. Le ciel venteux éparpillait les étoiles: on aurait dit qu'elles venaient de subir la même bourrasque que moi, cette espèce de tourmente qui apaise autant qu'elle bardasse. J'étais fébrile, neuf, délivré. Je ne pensais à rien, je n'avais besoin de rien, je n'attendais plus rien. Quelque chose que j'avais espéré follement était arrivé, je ne savais pas au juste quoi, et je ne m'en faisais pas, je ne m'en faisais plus. Je respirais en ressuscité, en sorti des limbes, en dépris de son piège.

Je suis montée me coucher comme on grimpe au ciel, certain qu'une petite langue de feu venait de me frôler amoureuxment le toupet. Cette nuit-là, je me suis miraculeusement délestée de cette grosse charge de mots, insignifiants et très lourds, qui m'endorlissaient les épaules.

Et, depuis, je griffonne allègrement. Tout prend sa place, plus rien ne se perd, j'ai toutes les patiences, toute l'endurance qu'il me faut: persévérance et longueur de temps, ces deux cavales qu'hier je fouettais à tour de bras et en pure perte, aujourd'hui m'obéissent au doigt et à l'œil. Enfin, presque. Les notes, les esquisses, les débris, reconvertis, s'inscrivent dans la tapisserie bariolée du nouvel ouvrage, qui ne ressemble à rien, qui s'élabore quasiment tout seul, qui attendait, qui m'attendait. Même les pages qui me paraissaient frivoles et seches, un coup éclaircies vivement par la fulgurance de la forme trouvée, et en taillant, coupant et cisclant, par-ci par-là s'emboîtent, s'ordonnent, s'agencent, montrant qu'elles n'avaient rien perdu pour attendre, elles non plus.

Taupinières

Et j'avance, j'avance toujours. Et je ne m'en fais pas, je ne m'en fais plus. Bien sûr, je ne sais pas — je soupçonne seulement — ce que sera l'ouvrage, ce qu'il sera pour moi, pour ceux et celles qui, peut-être, le liront. Et je ne m'en fais pas avec ça non plus: je voulais l'écrire, et à présent je l'écris, un point c'est tout.

«On essaie de trouver son espace à soi, même si, comparés à ceux que les maîtres ont exploités, les nôtres nous semblent dérisoires. Mais tant pis si leurs Himalayas nous font honte de nos taupinières. Il faut les contourner, puis creuser en visant au plus haut, au plus fort, et comme si l'on devait durer... » C'est Jean-Louis Curtis qui, après une trentaine de livres (romans, nouvelles, essais), tente de s'expliquer ce que peut bien vouloir dire une vie, sa vie, passée «assis à une table à couvrir de pattes de mouches, environ douze mille pages». L'auteur des *Forêts de la nuit* et de *L'Horizon dérobe* poursuit: «Je veux que le "comment c'est fait" échappe à la conscience du lecteur. Je veux que la trame d'un récit soit aussi serrée et aussi lisse qu'une soie des Indes, dont on se laisse envelopper voluptueusement sans le moins du monde songer au long, lent et peut-être ingrat processus de fabrication qui, du cocon initial à la boutique du marchand, en passant par l'atelier de tissage et de teinturerie, a produit le tissu souple, infroissable et chatoyant. Le secret: l'intégration... Il s'agit de faire voir et entendre... C'est sous cet angle de précarité et de contingence qu'il faut envisager notre travail... Vous devinez bien que la vraie vie d'un écrivain, c'est le combat avec l'ange, dans la solitude... »

Momentanément, mon combat est gagné. J'écris, aujourd'hui, joyeusement et cela me suffit. «Je crois, écrit Curtis, que la beauté secrète de notre travail réside dans sa précarité même, dans sa palpitation absurde et éphémère... La survie artistique, assurée ou rêvée, n'est jamais qu'une illusion... » Et j'avance encore!

UNE ÉDUCATION D'ÉCRIVAIN

Jean-Louis Curtis
Flammarion, Paris, 1985

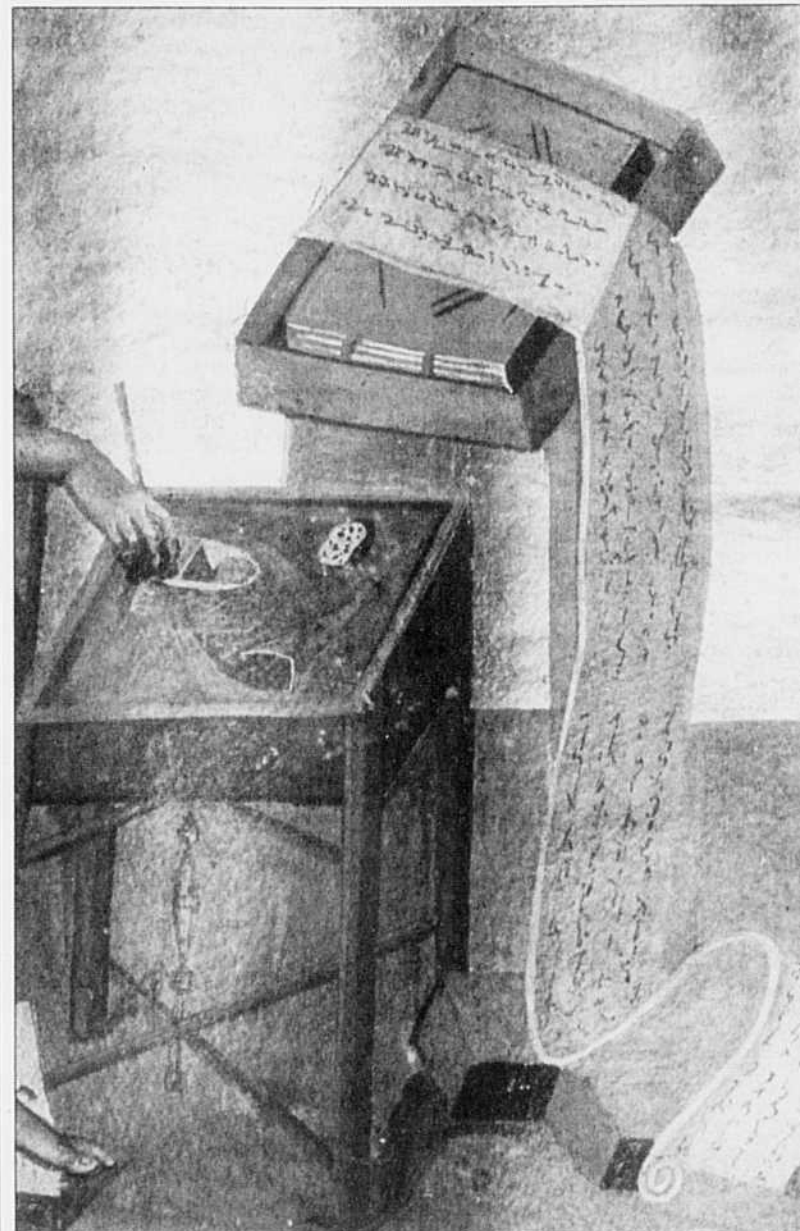
LIVRES ANCIENS ET MODERNES

• Achat • Vente • Expertise



BOUQUINERIE
SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567



Les phrases n'étaient encore que des mots faiblement alignés, un fantôme de texte sur la page lunaire

Les mardis Fugère

Conférences littéraires à la Maison de la culture Frontenac
Tous les premiers mardis du mois, des écrivains se racontent, à 19 h 30

5^e Festival de la Littérature
du 13 au 21 mai 1999

Vous souvenez-vous de la douceur de sa voix?
C'est cette voix qui se prêterait aux confidences, non la
voix de la journaliste, de l'animatrice ou de la ministre,
mais celle de l'écrivaine bien de son temps.

Lise Payette

MARDI 18 mai 1999, à 19h30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre

Les livres sont en vente sur place par la Librairie du Square.

Les mardis Fugère sont une production de L'Union des écrivaines et écrivains québécois,
en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac.



LE DEVOIR



SOURCE GALLIMARD

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

DES ESCAPADES LITTÉRAIRES

Le 5^e Festival de la Littérature vous invite à partir à la découverte de la richesse et la diversité du Québec littéraire.

FESTIVAL
LITTÉRAIRE

INFO-FESTIVAL
(514) 828-3003



Le samedi 15 mai en MONTÉRÉGIE

HOMMAGE À FÉLIX LECLERC

Spectacle littéraire animé par Pauline Vincent, en présence des auteurs Pierre Godin, Micheline Lachance, Kees Vanderheyden et Pierre Lambert, du conteur Jocelyn Bérubé, de l'organiste Ginette Dessureault et de l'Ensemble vocal du Mont St-Hilaire dirigé par Alain Major.

Une présentation de l'Association des auteurs de la Montérégie.

À 20 h - Église de St-Hilaire, 260, chemin des Patriotes, Mont St-Hilaire. Renseignements : (450) 467-4434

Le dimanche 16 mai

en ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

LES MOTS DITS

Soirée de lecture animée par Anne-Michèle Lévesque au cours de laquelle le public sera invité à choisir la lettre de rupture amoureuse la plus originale écrite par France Bastien, Jaquy Lamps, Bruno Crépeault et Daniel Saint-Germain.

En collaboration avec le Centre culturel de Val-d'Or.

À 16 h - Centre culturel de Val-d'Or (salle Félix Leclerc), 600, 7^e rue Val-d'Or. Renseignements : (819) 825-4190

Le jeudi 20 mai en MAURICIE

RENCONTRE-LECTURE

Soirée de lecture à Trois-Rivières, haut lieu de la poésie au Québec, animée par Guy Marchamps en présence de Réjean Bonenfant.

En collaboration avec la librairie L'histoire sans fin.

À 19 h - Librairie L'histoire sans fin, 1374 rue Hart, Trois-Rivières. Renseignements : (819) 374-8453

Le jeudi 20 mai à QUÉBEC

Y A-T-IL UNE VIE LITTÉRAIRE À QUÉBEC ?

Débat animé par Alain Beaulieu en présence d'intervenants du milieu du livre de la région de Québec: Jean-Paul Baillargeon, Tristan Malavoy-Racine, Jean Payeur, Claire Taillon et Francine Vernac.

En collaboration avec le Conseil de la Culture de la région de Québec et l'Institut Canadien de Québec.

À 19 h - Bibliothèque Gabrielle-Roy (Centre d'exposition), 350, rue St-Joseph Est, Québec. Renseignements : (418) 529-0924

Rendez-vous le jeudi 20 mai à Rimouski !

Coulez la mémoire jusqu'à moi

Soirée cabaret mise en scène par D. Kimm réunissant les écrivains Louise Beauchamp, Micheline Morisset, Christine Richard et Bruno Roy ainsi que les écrivains de la relève Genevieve Bouffard, Jacqueline Chenard, Eric Gauvin, Marie Hébert et Amélie Lévesque. Participeront également à ce spectacle littéraire le percussionniste Gabriel Dionne, le comédien Denis Leblond et l'artiste Paul-Émile Saulnier.

En collaboration avec le Musée régional de Rimouski et l'Université du Québec à Rimouski.

Jeudi 20 mai à 20 h
Musée régional de Rimouski,
35, rue Saint-Germain Ouest, Rimouski.
Renseignements : (418) 724-2272

Le vendredi 21 mai en SAGAMIE

VOYAGES ET CRÉATION

Projection du documentaire *Du Saguenay à Tanam-Negara* de Claude Bérubé suivie d'échanges et de lectures sur le thème du voyage en présence des invités voyageurs Andrée Laurier (Montréal), Guy Jean (Outaouais), Gilles Pellerin (Québec) et des auteurs de la région Danielle Dubé, Yvon Paré et Elisabeth Vonarburg.

Une présentation de l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie (APES).

De 18 h à 22 h - Auditorium de l'Université du Québec à Chicoutimi, 555 boulevard de l'Université, Chicoutimi. Renseignements : (418) 549-2559

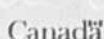
Le vendredi 21 mai en MAURICIE

LITTÉRATURE ET NATURE

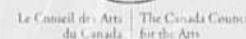
Promenade littéraire sur les rives du Saint-Laurent animée par Serge Rousseau en présence des écrivains Mario Girard (Lanaudière), Marie Gagnier (Mauricie), Pierre Châtillon (Bois-Francis) et Aude (Québec).

En collaboration avec la bibliothèque de Nicolet.

À 19 h - Parc écologique de L'Anse-du-Port, Port-Saint-François, Saint-Jean-Baptiste-de-Nicolet. Renseignements : (819) 293-6007



LE DEVOIR



LIVRES

LE FEUILLETON

VIENT DE
PARAITREFin de
parcoursJUSQU'AU BOUT
DU CHEMINL'accompagnement de
chemin, fin de vie:
une histoire d'amourMarie Ireland
Préface du professeur Jean Bernard
Presses du Châtelet, Paris,
1998, 288 pagesVous voudriez connaître le mystère
de la mort?Mais comment le trouverez-vous, si
vous ne le cherchez pas dans le
cœur de la vie?Car la vie et la mort ne sont qu'un,
comme sont un la rivière et la mer.
— Khalil GibranC'est sur cette réflexion d'un éminent philosophe et humaniste du
XX^e siècle que s'ouvre ce texte au sujet délicat et difficile. Dans cet ouvrage, Marie Ireland, directrice d'un

centre de formation à l'accompagnement des personnes en fin de vie de la région de Nantes, propose soutien et réflexion à ceux qui sont appelés à accompagner des gens arrivés au terme de leur vie. Comment soutenir ces personnes? Comment apaiser leurs souffrances? Comment aider leurs proches à surmonter la perte d'un être cher? Quelle réflexion porter sur l'euthanasie? Voilà autant de questions abordées par l'auteur non seulement dans le but d'aider les gens à mieux surmonter cette douloureuse épreuve mais pour les encourager à accompagner, dans cette ultime étape de leur existence terrestre, les êtres chers.

Dans la lignée des Elizabeth Kübler-Ross et Marie de Hennezel, cette humaniste, qui accompagne des hommes et des femmes en «fin de parcours», tente de démythifier la mort en l'abordant comme une étape normale et naturelle de l'existence. Ses nombreuses années de pratique l'ont amenée à développer la conviction profonde selon laquelle chaque être humain, quels que soient son âge, son état d'esprit, la nature de son mal ou ses ressources, a droit à une fin de vie digne car «même diminuée, la personne en souffrance doit être respectée et aimée».

Dans un monde obsédé par la jeunesse, où la mort demeure un sujet tabou avec lequel il est difficile de composer, ce livre suggère une réflexion profonde, dans une perspective d'ouverture, de compréhension et d'acceptation de ce qui est inévitable et dont il est possible de sortir grandi.

Marie Claude Mirandette

LA DEMANDE

Michèle Desbordes
Verdier, Paris, 1998, 124 pages

Comment écrire le silence, faire voir le silence, vivre le silence, jusque dans ses inflexions les plus infimes, comme si nous assistions à un film muet où le moindre geste, la moindre expression des visages étaient rendus de telle sorte que nous puissions entendre précisément ce qui n'était pas dit? Telle est la question qu'a dû se poser Michèle Desbordes en entreprenant ce récit. Car, plutôt qu'un roman, il s'agit bien d'un récit, d'une histoire, d'ailleurs réduite à sa plus simple expression: celle d'une rencontre, d'une reconnaissance, puis d'une demande.

Nulle action superflue, nul suspense. Une tranquille et lente élaboration du non-dit dans un espace fait de temps, de paysages et de labeurs quotidiens, sur fond de saisons et de nature. «Il savait d'elle qu'elle s'appelait Tassine et qu'elle était native de la région, il n'aurait su lui donner d'âge, et encore moins dire si elle était jolie ou non, il la regardait attentivement avec l'air d'être ailleurs; il la regardait sans la voir, c'est ce qu'elle finit par penser, et puis elle vit son visage s'animer, un vague sourire paraître sur les lèvres. Un mouvement vers elle. De l'intérêt ou une simple courtoisie, elle n'aurait su dire. Alors elle lui sourit à son tour. Le vent se levait et un nuage passa devant le soleil, obscurcissant les falaises, le vert des grands ifs. D'un geste lent elle montra le jardin et la maison, puis le précéda dans le grand escalier. Ce fut tout ce jour-là au manoir de Clan, et il était fatigué du long voyage.» Ainsi commence cette histoire.

Les travaux et les jours

Lui, il vient d'arriver d'Italie avec trois de ses élèves. C'est un grand maître italien, à la fois peintre, sculpteur, architecte, ingénieur et anatomiste, venu s'installer sur les bords de la Loire sur l'invitation du roi de France pour y construire une demeure royale. Ni l'un ni l'autre ne sont identifiés, mais on peut penser à Léonard de Vinci et à François I^{er} qui le fit venir à Amboise en 1515 (mais cela n'a guère d'importance dans ce récit essentiellement poétique).

Quand le maître quitte l'Italie, il sait qu'il ne reviendra pas. Son âge avan-

cé, le temps qu'il faut pour mener à bien les travaux, et puis une certaine lassitude, l'ont déjà persuadé qu'il mourra en terre étrangère. Aussi, quand il arrive au manoir de Clan où la servante Tassine l'attend depuis déjà un moment, c'est à peine s'il la remarque. Il s'installe dans ses quartiers, discute longuement avec ses élèves, songe sans doute à ce qu'il ne reverra plus. Ce n'est que lentement, très lentement, au fil des jours, qu'un lien va s'établir entre l'artiste et la servante.

Un lien tissé de silences, de regards croisés, d'observations à la dérobée, mais toujours franches. «Elle les regardait attentive, ils surprenaient le regard sur eux, sans méfiance, le regard simple-ment curieux et craintif. Elle observait le vieillard aux yeux clairs, il la regardait, souriait sans rien dire.» Elle, c'est l'archétype même de toutes ces femmes qui ont passé leur vie à servir, à travailler, sans jamais se plaindre, sans jamais rien réclamer. «Une paysanne [...] venue des tourbières, plus bas après la première forêt, de celles qui servaient dans les maisons du fleuve, ayant toujours servi, à peine grandes

travaillaient aux récoltes, fauchaient le foin ou le jonc des étangs, rouissaient le chanvre et s'occupaient des bêtes, le soir dans les masures filaient et tissaient sans rien dire si ce n'est l'hiver aux veillées et encore dans ces forêts on était peu bavard, de bonne heure on apprenait à se taire.»

Des petits riens de la vie

On ne résume pas un tel livre. Il est fait de ces petits riens dont est faite la vie quand on la considère comme une matière sensible et une lente procession de tâches toujours recommencées, sous le regard aveugle du temps. Et c'est sans doute ce qui attire et fascine le regard de l'artiste qui vient y mesurer «le souci de bien faire, tragique et sans mesure» — tragique parce que sans mesure! Car, au contraire de l'artiste qui est tout à son devoir de marquer le temps, de lui donner un sens, de le configurer, d'en arrêter les contours («Que resterait-il de lui et qu'était-ce donc que l'éternité [...]?), cette femme ne fait rien qui ne soit éphémère, rien qui ne soit immédiatement consumé ou consommé.

Pourtant, grâce à elle, la vie devient belle, agréable, lourde de présent et

de plaisirs simples. En fait, bien plus qu'une servante, elle représente la continuité silencieuse du monde qu'assure la mère... Elle est cette filleuse muette du temps que rencontre et reconnaît tout homme à la fin de sa vie. «La petite silhouette claire brillait dans le matin. Il lui en était reconnaissant. Il pensait qu'elle ignorait les images folles, rêves de bonheur et de plaisir. Qu'elle n'avait connu ni le trouble ni l'attente. Ni la peur de tout perdre. Qu'elle s'était tenue à l'écart, par prudence, heureuse des jours tranquilles, du bol de soupe et du pain frais dans son torchon le matin sur le coin de la table, et le soir de l'odeur qui montait des terres, du pas des chevaux qui rentraient.» C'est admirable de pudeur et d'amour contenu.

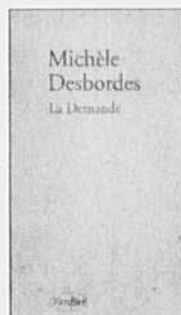
Le temps de l'imparfait

Tout le récit de Michèle Desbordes est écrit à la troisième personne — il, ils et elle —, et surtout à l'imparfait, ce temps dont Marcel Proust dit de manière tellement juste qu'il est «un temps cruel qui nous présente la vie comme quelque chose d'éphémère à la fois et de passif, qui, au moment même où il retracé nos actions, les frappe d'illusion, les anéantissant dans le passé sans nous laisser, comme le parfait, la consolation de l'activité», un temps qui lui était toujours apparu comme «une source inépuisable de mystérieuses tristesses.»

Ce serait le temps idéal de la mélancolie, toujours frappé par l'inanité des choses, par la vanité du monde et de son spectacle. Temps d'autant plus juste dans les circonstances qu'un artiste de génie, sur la fin de sa vie, et alors même qu'il doit exalter la grandeur d'un roi en le mettant en valeur dans un savant ordonnancement de lignes, de volumes, de perspectives, de couleurs et d'artifices, est amené à considérer le peu d'importance qu'il a sur cette terre, lui que la mort va bientôt emporter sans qu'il puisse rien décider, rien arrêter, rien choisir, sinon sa résignation même, sa soumission à plus fort que lui.

Je ne vous dirai pas en quoi consiste la demande qui donne son titre au livre. Demandé qui, bien que longtemps retenue par la servante, puis reçue par le maître, ne pourra être exaucée. Elle est ce point de fuite vers quoi converge toute vie qui ne peut laisser de trace sur cette terre. Un livre vraiment superbe et d'une grande poésie.

denisjp@mink.net

Jean-Pierre
DenisCes petits
riens dont est
faite la vie
sous le
regard
aveugle du
tempsL'ENTREPRISE
TITANESQUE
DES
ÉDITIONS TROIS-PISTOLESLes ŒUVRES COMPLÈTES
de VICTOR-LÉVY BEAULIEU

EN 54 VOLUMES!

27 volumes
déjà parus!

En 4 splendides coffrets!

«Le plus grand écrivain vivant du Québec.»

Pierre Foglia, La Presse, Montréal

«VLB est le grand personnage de la littérature québécoise.»

PREMIER COFFRET

1 404 p, 200 \$

Mémoires d'outre-tonneau
Race de monde
La nuit de Malcomm Hudd
Pour saluer Victor Hugo
Jos Connaissant
Écrits de jeunesse 1964/1969

DEUXIÈME COFFRET

944 p, 160 \$

Un rêve québécois
Les grands-pères
Oh Miami Miami Miami
Jack Kérouac
Chroniques du pays malaisé
1970/1979

TROISIÈME COFFRET

1 656 p, 225 \$

Les Voyageries
Blanche forcée
N'évoque plus que le
désenchantement de ta ténèbre,
mon si pauvre Abel
Sagamo Job J
Monsieur Melville
Una
Discours de Samm

QUATRIÈME COFFRET

1 600 p, 230 \$

Don Quichotte de la démanche
En attendant Trudot
Manuel de la petite littérature
du Québec
Ma Corriveau
Monsieur Zéro
Cérémonial pour l'assassinat
d'un ministre
La tête de Monsieur Ferron

POURFENDEUR DE NUAGES

de Russell Banks

«Cette avancée dans la
vaste Histoire était
ambitieuse, et l'auteur,
connu surtout pour son
habileté à dépeindre la
vie quotidienne avec un
parfum familial plein de
tendresse et auquel on
croit, y plonge de façon
admirable.»Marie-Andrée Chouinard,
Le Devoir

ACTES SUD/LEMÉAC

Été et lecture se conjuguent.
Passez chez votre libraire!

VENEZ RENCONTRER

Marie-France

Hirigoyen

auteur du livre

Le harcèlement
moral

ÉDITIONS SYROS

Il est possible de détruire
quelqu'un juste avec des
mots, des regards,
des sous-entendus...

le jeudi 20 mai de 19h00 à 20h30

À LA LIBRAIRIE

Champigny

4380, rue SAINT-DENIS, tél. : (514) 844-2587

IL Y A 150 ANS, LE 25 AVRIL 1849,
MONTRÉAL PERDAIT LE TITRE DE CAPITALE.PIERRE
TURGEON
Jour
de feuRoman
Flammarion
QuébecJOUR DE FEU
272 PAGES
19,95 \$Flammarion
Québec«Turgeon a écrit un roman fort [...] un roman qui éclaire
l'histoire cachée.»

Jean Chartier, Le Devoir

«La construction romanesque est telle qu'une œuvre
comme Jour de feu, qui évoque l'incendie de l'hôtel du
gouvernement des Canadas unis à Montréal en 1849, ne
peut pas ne pas susciter un intérêt soutenu chez ceux qui
préfèrent à l'histoire scientifique celle qui est vêtue des
charmes de la fiction.»

Réginald Martel, La Presse

«Un genre où le romanesque et l'historique font rarement
parfait ménage, mais qui, dans ce cas-ci, promet au lecteur
des heures de découvertes et d'aventures, sur le terrain
toujours fertile de nos contradictions nationales.»

Tristan Malavoy-Racine, Voir

info@flammarion.qc.ca Site Web : http://www.flammarion.qc.ca

Boni

BON DE COMMANDE

JE DESIRE COMMANDER CES OUVRAGES

☐ Chèque _____ \$☐ Mandat postal _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

TEL. _____

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES
31, Route Nationale Est
Trois-Pistoles (Québec)
G0L 4K0
Tél. et téléc.: (418) 851-8888

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La conversation mène à tout

LA CONFÉRENCE DE CINGEGABELLE

Lydie Salvayre
Paris, Seuil/Verticales,
1999, 123 pages

RÉMY CHAREST

Le maniement des mots. La puissance de la parole. Voilà autant de constantes dans l'œuvre de Lydie Salvayre. Dans *La Puissance des mouches*, *La Compagnie des spectres* et maintenant, *La Conférence de Cingegabelle* (notez le motif des titres), l'action passe par les mots (superbe) parlés, par le discours du personnage principal et narrateur de l'aventure.

Au fil de ces trois romans, c'est même la conversation et la parole qui semblent devenir de plus en plus le personnage principal de l'œuvre. Car là où *La Puissance des mouches* tournait autour d'un meurtre et *La Compagnie des spectres* autour d'une visite d'huissier aux conséquences potentiellement désastreuses, *La Conférence de Cingegabelle* (ville d'origine de Lionel Jospin, dans le sud-ouest de la France — mais il paraît que c'est un hasard) est constituée entièrement, comme le titre le laisse entendre, d'une conférence donnée par le narrateur à ses concitoyens cingegabellois et cingegabelloises. L'action se résume à l'énoncé des mots de la conférence et le personnage qui en livre le contenu semble dépendre entièrement, pour vivre, de la capacité de converser.

Petit, maigrelet, retraité, verbeux et emporté, le conférencier de Cingegabelle tente d'offrir à ses concitoyens une série d'axiomes et d'arguments sur l'art de la conversation, un art qui, selon lui, est en voie de disparition. Avec des conséquences potentiellement dramatiques, puisque, selon un de ses axiomes: «*La mort de la conversation annonce la mort de l'Homme*». L'exercice s'avère difficile, puisque le conférencier ne peut s'empêcher de digresser constamment, avec un souffle que lui envierait même notre collègue Jean Dion. La mort récente de sa Lucienne — obèse, grande, aux éruptions rares mais bruyantes et parfois truculentes, comme quoi les contraires s'attirent — ne cesse de l'interrompre dans sa pensée, l'amenant même à présenter sa vie de couple comme une illustration un brin absurde de l'art de converser.

Jouant d'un large registre tragico-mique et intellectuel, Salvayre livre ici un traité décapant sur les relations humaines et sur les périples parfois incontrôlables de la pensée la mieux châtée. Jouant de la grande ironie



Lydie Salvayre

comme des tendresses les plus discrètes, elle offre, par ce véhicule inusité de la conférence, un portrait d'une saisissante humanité.

Car si ce personnage — qui véhicule une vision de l'humanité en déclin que ne renierait probablement pas Michel Houellebecq — est d'un ridicule consommé, quand il va jusqu'à étaler les difficultés de l'acte sexuel entre lui et sa Lulu (question de format, bien entendu), il est aussi d'une touchante justesse dans son besoin de communiquer quelque chose, par opposition à notre utilisation croissante du verbe communiquer sur le mode intransitif. Car comme le dit le conférencier, citant un philosophe du nom de Baltasar Gracián, dans une phrase qui tient de démonstration à son propre argument: «*Lorsque le fond manque absolument, écrivait ce penseur, rien ne saurait le remplacer. Et l'on a beau soigner le packaging, c'est*

moi qui parle, l'on a beau s'efforcer d'orner coquettement le vide, le pomponner, l'entortiller dans du papier de soie, l'enrubanner avec des phrases et des clichés, le vide, obstinément, imperturbablement, demeure.»

Certes, *La Conférence de Cingegabelle* n'a pas l'urgence ni le foisonnement tourbillonnant de *La Compagnie des spectres*, œuvre magistrale s'il en est. Mais sur un mode un peu plus discret et exigeant, ce plus récent roman de Lydie Salvayre nous force à nous interroger sur notre rapport à l'humanité, sur ce qu'il nous faut pour que nous daignons nous intéresser aux autres. Disant tout, disant rien, ayant attiré un public qui l'écoute attentivement mais qui ne semble pas trop comprendre, passant du trivial à l'essentiel en finissant par brouiller la frontière entre les deux, le conférencier de Cingegabelle devient, en ce sens, un superbe cas de figure.

PHOTO ULF ANDERSEN

Éloges du désir

Côté cœur, pouvoir des leurre

LE DÉSIR

Pierre Rey
Plon, Paris, 1999, 167 pages

GUYLAIN MASSOUTRE

Le désir, objet favori sinon unique de la littérature, est un sujet réputé frivole. Sans doute parce que le propre du désir, c'est d'être libre. Incalculable, irrépressible, imprévisible, le désir est ce dans quoi le moi se perd et le je s'élide: «*Quelque chose en moi aime*», s'écrit le sujet épris, tout enveloppé d'amour, cette «*étouffée de la nature que l'imagination a brodée*», comme l'écrivit joliment Voltaire. Bâli d'un côté par la littérature érotique, dévouée à la libido, et de l'autre par la littérature sentimentale, désertée par la chaleur des corps, le désir se décline avec le verbe aimer.

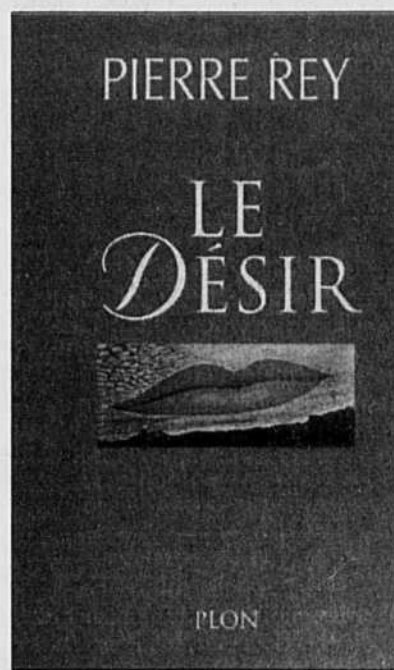
Mais entre le sujet qui désire et l'acte d'aimer, que de luttes de préséances! Le désir, creux de l'autre, n'est-ce pas la faim dévorante de l'amour? L'un n'est-il pas le menu de l'autre? Quel manque, quel appétit, quelle passion, nés de rien, éclairent soudain l'irruption du désir? Enfant sans cause et sans attache, le désir fait peau neuve, s'abreuve de jeunesse et promet la joie. Le désir est tout innocence.

Dévolu sur un objet neuf

Dans son *Petit traité des grandes vertus*, André Comte-Sponville s'interroge sur l'ordre des choses importantes sans vraiment trancher: «*L'amour est premier: la joie est première. Ou plutôt le désir est premier, la puissance est première, dont l'amour, dans la rencontre, est l'affirmation joyeuse.*» Désirer, ou trépasser de joie. Car aimer et désirer se fondent dans le verbe vivre.

On croit rêver, devant tant de précipitation et de confusion philosophiques. Normal: qui comprend le désir, ce «*déconcertant sentiment d'irréalité*»? Le désir arrive toujours en porte à faux. Il bouscule le temps, les habitudes, les sentiments: «*Germine-tions... Latence... Je voulais tout. Tout m'attendait. Mais quand? Le temps était trop long. Je bouillais. De même qu'il y avait un temps et le temps, de même s'enchevêtraient les désirs et le désir.*» Pierre Rey traque l'incandescence de l'instant où jaillit l'étincelle, du moment où la mise à feu du système fait partir le détonateur.

À la bonne heure. Désirer embraye une vitesse supérieure. Mais quel en est le véhicule chatoyant? se demande Pierre Rey. Les mots qui en parlent ou bien l'autre, avec ou sans grand A? «*Durant tout le parcours, même au bout de notre âge, lorsque le corps nous a désertés, il nous habite, nous brûle en nous sans que fléchisse son énergie vive.*» Pour un peu, on vous dirait que ce penchant innommable, agissant à votre insu, vous escamote de votre être. Transport de la dépossession consentie, le désir transgresse, arrache; il dévoile les manques, lève les torpeurs et dénonce les apparences. En cela, il tourmente l'existence et en trace les



manques. Quelle poisse, faire face à ce paradoxe!

On peut toujours y penser, entre deux rêves. Est-ce plus clair que les questions énigmatiques des surréalistes, apôtres du désir insaisissable? Voyez, par exemple, Paul Morand interviewer Jean Cocteau: «*Si votre maison brûle, qu'empêchez-vous? — Le feu*», répondit Cocteau. Pierre Rey place en exergue ce bon mot, foudre d'un dieu voleur.

Seul l'impossible ne meurt pas

Dans cet essai, Pierre Rey tente de saisir le feu, en treize chapitres fragmentant son propos, comme il y a plus de vingt ans les *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes. En dissertant de manière lente, réfléchie, sur les éclats du désir, il cache mal son rêve de pyromane. Il vous allume maints foyers que les mots alimentent, comme des sarments secs un feu de la Saint-Jean. «*Le cœur est l'organe du désir, tel qu'il est retenu, enchanté, dans le champ de l'Imaginaire*», écrivait Barthes, nommant le paradisiaque bien de donner et de recevoir.

Pierre Rey, à son tour, apprivoise les facettes de cette seconde peau aux parfums entêtants. Le désir et l'amour, et la mort, et l'impossible, et le sexe, et la destinée, et l'éthique. Toutes ces abstractions du langage qui jalonnent une vie, idées-objets, croyances-objets, préjugés-objets, êtres-objets, sont les matériaux d'un livre dont le sujet court ailleurs.

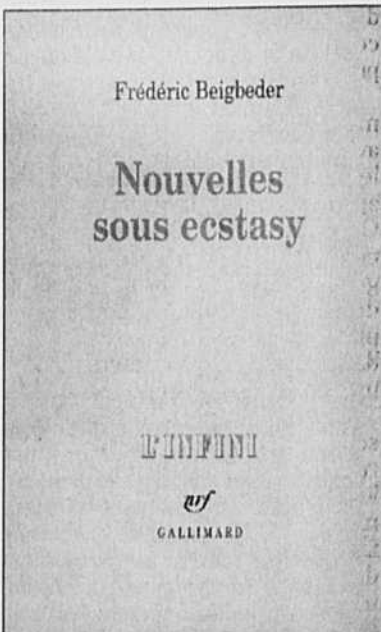
N'y a-t-il pas une réelle lourdeur, peut-on objecter à l'auteur, à dissenter sur le désir? À classer ses ombres et ses couleurs, en mettant à distance la grâce implacable qui fascine et qui effraie, ne fait-on pas fuir le désir... de vivre et même de lire? À ce moment, les anecdotes personnelles donnent du corps à tant d'évanescence: «*[...] faire le portrait de la femme que j'ai- mais, rendre visite à Henry Miller à Big Sur, aller pêcher des perches arc-en-ciel dans un lac d'Ardèche — un de mes plus vieux fantasmes d'enfance —, relire les Russes, Dostoïevski en tête, et*

mille autres choses si faciles à réaliser dont j'aurais tiré un plaisir exquis», ces inhibitions et ces regrets deviennent les traces puissantes des bonheurs inespérés du désir.

L'intensité du sentiment d'exister, qui suspend le désir intact et le sujet désirant dans une jouissance différée, s'accomode mal de l'esprit sentencieux. Mais pour peu que le lecteur prenne le temps de céder aux songes heureux de Pierre Rey, la parole porteuse d'effets dévoilera, comme un oracle consulté, ce que le «*corps et âme*» du désir inscrit en filigrane, dans sa soif inextinguible d'atteindre les confins de l'univers.

NOUVELLES SOUS ECSTASY

Frédéric Beigbeder
NRF Gallimard, coll. «L'Infini»,
Paris, 1999, 105 pages



Quatorze petites nouvelles, composées sur neuf ans, malménent les bonnes mœurs. Rédigées, nous dit l'auteur dans l'avertissement, sous l'influence du MDMA, dit «ecstasy», une drogue dure en vogue dans les années 80, elles accumulent les fantasmes les plus extravagants qu'une imagination de salopard puisse concocter. Le breuvage est amer, épicé, saumâtre, mais la mixture fait rire. Trop, c'est souvent drôle, un coin kitsch, un coin nul, un autre coin vulgaire, et le dernier, pour fermer le cadre, franchement rigolo.

Il n'est pas sûr, contrairement au souhait de l'auteur, que l'ecstasy entre avec ces pages dans l'histoire des lettres. L'opium à Cocteau; la mescaline à Michaux; l'héro à Burroughs; le peyotl à Castaneda; le haschisch à Baudelaire; le bourbon à Bukowski, j'en passe. Mais ne boudons pas notre plaisir d'apprenti drogué: entre les délires à gogo d'un petit livre insolent, comme entre des draps blancs, il n'y a pas de mal à se déclarer «un obsédé visuel». La petite mort dont il est question n'est pas réservée aux seuls excités de l'extase chimique mensongère. Va savoir, ironise Beigbeder, peut-être serai-je célèbre jusqu'en l'an 2000...

	CAUSERIE
	Dominique Wolton
	Spécialiste des communications, Dominique Wolton nous entretiendra de son plus récent ouvrage INTERNET ET APRÈS, publié aux éditions Flammarion.
	Mardi 18 mai à 17h RSVP 514.739.3639
Olivieri librairie - bistro	5219 ch. de la côte-des-neiges T 514.739.3639 F 514.739.3630 H3T 1Y1 métro côte-des-neiges Notre bistro est ouvert tous les jours à partir de 11 heures

foyer de jeunes travailleurs et travailleuses de montréal inc.

Le Foyer de jeunes travailleurs, partenaire de l'entreprise privée

Tél. (514) 522-3198

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Provence

UN ÉTÉ EN PROVENCE - RÉCITS DE VOYAGE

Danielle Dubé et Yvon Paré
XYZ éditeur, collection «Romanichels», Montréal, 1999, 304 pages

Les récits de voyage, romans et films ayant comme toile de fond le paysage provençal ont la cote depuis quelques années. La popularité des écrits de Pagnol et de Giono ne doit pas être totalement étrangère à cet état de fait. Et les jolis films de Claude Berri non plus. Bien sûr, les paysages idylliques de cette contrée baignée par le soleil, habitée par une

population à l'accent chaleureux participent tout autant au charme qu'exerce cette région de France. La Provence, c'est une véritable oasis issue d'un monde désormais révolu où l'homme savait encore vivre avec la nature. Le paysage y semble immuable, comme si le temps lui-même s'arrêtait de compter dans ces petits villages habités par quelques vieux pas commodes.

Après le délicieux *Une année en Provence* de l'Anglais Peter Mayle, dont David Tucker a tiré une envoi-tante télé-série, c'est au tour de deux auteurs québécois, Danielle Dubé et Yvon Paré, de se laisser séduire par

ce pays gorgé de soleil et de vin. Durant tout un été, ils ont partagé, avec un couple d'amis, une maison en Provence. C'est là qu'est née l'idée de ce livre, une sorte de journal à quatre mains où les auteurs y vont de leurs commentaires sur les choses qu'ils voient, les gens qu'ils rencontrent et les artistes qui les inspirent. Les deux auteurs célèbrent avec sensibilité cette région aux parfums de lavande, de thym et de romarin. Ça ne réinvente pas le genre, loin de là, mais c'est sympathique et ça donne le goût de voyager.

M C M

Qui a peur de la psychanalyse ?



DOMINIQUE SCARFONE

Oublier Freud ?

MÉMOIRE POUR LA PSYCHANALYSE

En se basant sur sa pratique théorique et clinique, Dominique Scarfone s'attaque aux « grandes questions » que l'on pose à la psychanalyse, et qui ont, ces derniers temps, fait les manchettes. Quelle est la visée de la psychanalyse ? Quels en sont les moyens ? Quelles en sont les limites ? Autrement dit, à quoi peut-on s'attendre de la psychanalyse aujourd'hui ?

Chemin faisant, l'auteur trace un portrait fascinant de la psychanalyse et de son évolution depuis les premiers écrits de Freud jusqu'aux voies multiples qu'empruntent aujourd'hui ses héritiers.

Dominique Scarfone est psychanalyste. Il enseigne en outre à l'Université de Montréal.

Boréal
Qui m'aime me lise.

<http://www.editionsboreal.qc.ca>

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

LITTÉRATURE AU CARRÉ
Une fête littéraire en plein air

FESTIVAL LITTÉRATURE
INPO-FESTIVAL
(514) 828-3003

Un marché de la poésie avec Les Écrits des Forges, Les Herbes rouges, L'Hexagone, Les Intouchables, Le Loup de Gouttière, Le Noroit et Triptyque.

Des lectures de Claudine Bertrand, Patrice Desbiens, Hélène Monette et Marie Savard, d'une vingtaine de jeunes auteurs de la relève et des élèves de l'école F.A.C.E.

La musique de la Fanfare Pourpour.

Direction artistique : D. Kimm
Animation : Claude Laroche

Dimanche 16 mai
de 11 h à 16 h (marché de la poésie)
de 13 h à 15 h (lectures et musique)
- Carré Saint-Louis
Métro Sherbrooke. Entrée libre

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Freud libéré

OUBLIER FREUD?

Dominique Scarfone
Boréal
Montréal, 1999, 288 pages

Jeune étudiant, j'ai découvert l'approche psychanalytique des textes littéraires dans un éblouissement. Les potentialités de cet outil d'investigation me semblaient infinies, mais surtout éclairantes. Je couchais Beckett, Mishima, Joyce et Fitzgerald sur le divan et, inmanquablement, une lumière interprétative advenait. Néophyte enthousiaste, je tripotais bien un peu les concepts, mais la sensation de la découverte originale me grisait. Pour quoi ai-je déchanté? Rien n'est jamais sûr, mais je me souviens avoir ressenti, à la longue, un malaise, comme une impression d'être un imposteur manquant un jargon dans le but d'enfermer des pensées complexes dans une grille préétablie.

Cela explique probablement le fait que j'aie reçu avec un certain soulagement le regain du Freud *bashing* apparu dans les années 80. On a beau dire, assister à la confirmation de ses préjugés fait toujours du bien. Je demeurais néanmoins perplexe: avais-je raison de dédaigner ainsi ce qui naguère me servait de boussole?

Psychanalyste et professeur à l'Université de Montréal, Dominique Scarfone, lui, en a eu assez de voir son mentor, Sigmund Freud, se faire mépriser à gauche et à droite sous de faux prétextes. «Que comporte donc l'invention de Freud, s'est-il demandé, pour susciter de tels mouvements passionnels?» Plus qu'une simple réponse à cette question, l'essai qu'il publie cette saison constitue d'abord et avant tout un plaidoyer savant et nuancé visant à illustrer l'actualité et la pertinence de l'œuvre du maître de Vienne.

Science et psychanalyse

Scarfone constate: «C'est au nom de la science que la campagne contre Freud et la psychanalyse est menée tambour battant.» On invoque, par exemple, Popper et sa théorie de la réfutabilité pour discréditer Freud. Cependant, c'est au prix d'une réduction odieuse de ses thèses et d'une mécon-

naissance de son statut que l'on parvient ainsi à jeter l'opprobre sur la psychanalyse. D'abord, l'argument popperien ne tient pas puisque Freud l'aurait appliqué à ses propres thèses avant qu'il ne soit théorisé. Ensuite, il faut comprendre que l'enfermement dans la seule logique des sciences naturelles empêche de saisir la particularité de la psychanalyse: «L'ambiguïté résulte de ce que, chez Freud aussi, se chevauchent continuellement la visée de faire de la psychanalyse une science naturelle — il a toujours maintenu qu'elle en était une — et le fait que cette discipline s'applique strictement au champ humain, plus précisément interhumain, c'est-à-dire un champ où ni le sujet ni l'objet du savoir ne peuvent être ni objectifs, ni instrumentalisés, ni anonymes.» La psychanalyse serait donc condamnée, c'est la beauté de la chose, à être «une science avec conscience», et son praticien, un matérialiste accroché au «fait qu'il y a plus».

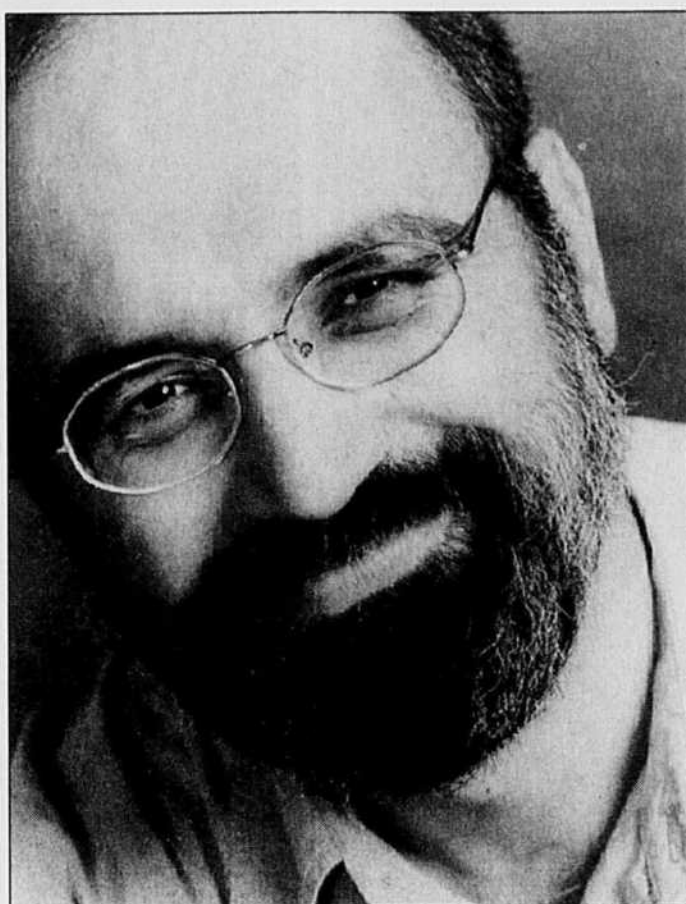


Louis Cornélius

Le Viennois
était brillant
et son
défenseur
l'est aussi

Plutôt que de rédiger un compendium traditionnel des théories freudiennes, Dominique Scarfone a choisi de faire de la notion de mémoire «en tant que dimension de l'existence humaine» le cœur de son plaidoyer. Cela lui permet d'aborder les concepts propres à la psychanalyse (refoulement, transfert, idéal du moi, surmoi et autres) dans un cadre concret, celui de la méthode freudienne, héritage plus essentiel, selon Scarfone, que les «découvertes par elle rendues possibles».

Il s'agit, pour l'essentiel, de comprendre que la démarche de Freud comporte deux temps et que le second est seul véritablement porteur de la richesse et de l'originalité de l'apport psychanalytique à la compréhension de l'être humain. Cherchant à débusquer les causes de l'hystérie, Freud tentera une première hypothèse: «Cette thèse voulait que la cause de l'hystérie réside dans la séduction perverse opérée dans l'enfance des patients par un adulte, qui est souvent le père de la victime.» Or, se rendant compte plus tard «que rien dans la mémoire ne peut garantir la réalité des faits évoqués par les souvenirs», il réévaluera l'ensemble de sa proposition «et sera par là amené progressivement à poser l'existence d'un autre niveau de réalité, qu'il a nommé réalité psychique». Il ne



Dominique Scarfone

s'agit plus, dès lors, de partir à la recherche de «ce qui s'est vraiment produit» mais plutôt de découvrir, grâce à la méthode des libres associations d'idées vécue dans le cadre d'une analyse induisant le transfert, «la fonction du souvenir dans l'économie psychique du sujet au moment où il en parle, et non la référence en tant que telle à une réalité historique».

Mésinterprétations et applications

Transposée dans le langage courant, cette découverte, absolument géniale faut-il le rappeler, a souffert toutes sortes de mésinterprétations et d'applications sauvages qui n'ont pas peu contribué à lui faire perdre de sa force révolutionnaire et de son lustre. Peut-on en tenir rigueur au père? Dominique Scarfone nous conjure d'éviter ce piège qui nous interdirait d'appréhender le projet freudien avec justesse: «La psychanalyse n'implique nullement un parti pris en faveur de la "vérité inconsciente" au mépris du moi et de ses défenses. Il n'y a pas plus de vérité du côté du refoulé que du côté du

culture». Qu'on nous lâche donc avec les pouvoirs de notre subconscient!

Le Freud de Dominique Scarfone, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, est aussi un Freud libéré de sa charge d'érotisme à cinq sous. Contre l'image du vieux père pervers trop souvent offerte en pâture aux détracteurs de l'auteur de *Trois essais sur la théorie sexuelle*, nous avons droit ici à une explication exempte de tout sensationnalisme qui, tout en accordant «une place centrale à la dimension sexuelle des contenus psychiques», vient rappeler que le mécanisme de la séduction, pour être compris, doit être étendu «à la situation générale de dissymétrie où tout enfant est plongé en arrivant dans le monde des adultes» et qu'il n'a en ce sens rien de scandaleux au sens «trois X» du terme.

Plus loin, Scarfone réfléchira aussi au rapport entre le moi et son inscription dans la civilisation («C'est le fait d'appartenir à la civilisation humaine qui fait que les parents transmettent à l'enfant les motifs et les occasions de développer ces structures; mais c'est d'avoir eux-mêmes hérité, dans leur enfance, de ces structures qui les fait appartenir à la civilisation»), au statut du poète et de l'intellectuel à partir de la figure du barde bâillonné d'Astérix, aux liens qui existent entre les valeurs démocratiques et la psychanalyse (qui «reste héritière des penseurs des Lumières»), aux thérapies qui dicent et imposent plutôt que de libérer et à la contradiction qui existe entre le projet psychanalytique et le néolibéralisme («Ce style de vie est allergique à la mémoire, au souvenir, au temps long de la vie psychique»). Il tentera

aussi de répliquer à ceux (j'en suis) qui dénoncent le caractère bourgeois de cet univers, mais, là-dessus, il se fera trop peu convaincant.

Démonstration

Réussira-t-il, au total, à convaincre? Oublier Freud? il faut le dire, n'est pas un livre facile et l'auteur le sait qui écrit au détour d'une explication:

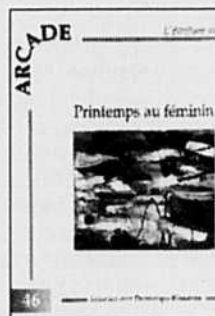
«Je vais essayer d'être clair, bien entendu, mais je ne peux faire plus simple que ce que permet la complexité du sujet.» Cela dit, la démonstration est vive et menée visière levée. Dominique Scarfone veut libérer un Freud que l'on a peut-être un peu trop vite enchaîné pour les mauvaises raisons. Le Viennois était, à coup sûr, brillant et, a-on dit parfois, sensible; son défenseur l'est aussi.

Toutefois, je ne suis pas convaincu de la nécessité du combat visant à faire reconnaître la psychanalyse comme une science. Pourquoi faudrait-il absolument accoler ce label à une conception de l'être humain des lors qu'on la veut crédible et sérieuse? Scarfone l'écrit lui-même: «Sans doute est-ce une grande illusion de l'âme que le sentiment qu'elle a de planer au-dessus de sa matérialité. [...] Ne courrait-on pas au-devant d'une illusion bien plus grande à tenter de réduire au néant cette illusion qui s'appelle psyché mais qui, couverture étendue par-dessus la blessure primordiale de l'être, est encore une illusion créatrice?» Quant à moi, c'est la raison pour laquelle, maintenant, malgré certaines réserves, je ne veux pas oublier Freud.

louis.cornelius@collanaud.qc.ca



Faits et gestes DE LA CULTURE



Arcade

Retour au soi féminin, pour dix-huit auteurs françaises et québécoises. Pour ces poètes, les mots s'allient au printemps pour devenir source de libération.

Le numéro: 10 \$
1 an, 3 numéros: 28 \$



Cahiers de théâtre JEU
Décennie russe à Montréal: entretiens, témoignages et portraits. À quoi sert la critique? Le point de vue des artisans du théâtre. Théâtre et technologie.

Le numéro: 14 \$
1 an, 4 numéros: 46 \$

Ciné-Bulles

Entretien avec Michel Brault. Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias, des films où le questionnement et le doute prévalent.

Le numéro: 5,95 \$
1 an, 4 numéros: 23 \$



Lurelu

Sonia Fontaine livre un plaidoyer pour une race en voie de disparition, les bibliothécaires des écoles primaires. Une entrevue avec l'écrivaine Danielle Simard.

Le numéro: 4,50 \$
1 an, 3 numéros: 15 \$



Mœbius

Passages. Écrivains connus et ceux en herbe mêlent leurs voix et leurs chants. Poèmes et récits s'entrelacent avec bonheur. Ils parlent du désir, du rêve et du temps...

Le numéro: 10 \$
1 an, 4 numéros: 30 \$



Parachute
Au sommaire: Le point de gravité, les sculptures d'Isa Genzken. Intimité, verdure et blancheur éclatante, représentations du vivre en famille d'Eija-Liisa Ahtila.

Le numéro: 8,25 \$
1 an, 4 numéros: 34 \$

Séquences

Les 17^e Rendez-vous du cinéma québécois: Une peau de chagrin, texte de Luc Chaput. Le portrait au cinéma, une fenêtre sur l'imaginaire, étude de Carlo Mandolini.

Le numéro: 4,50 \$
1 an, 6 numéros: 29 \$



Spirale

Un dossier: La mort à l'œuvre. Tour d'horizon des diverses réflexions suscitées par la mort, une préoccupation constante et un élément incontournable de notre quotidien.

Le numéro: 6 \$
1 an, 6 numéros: 28 \$

Je m'abonne aux revues suivantes:

Titre:	Prix:
Titre:	Prix:
Titre:	Prix:
Total:	

Mode de paiement

☐ Chèque à l'ordre de la SODEP
☐ Visa ☐ MasterCard

Expiration: Signature:

Nom: Adresse:

Ville: Code postal:

Téléphone: Date:

RETOURNER À:
SODEP, C.P. 786, Succursale Place D'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3J2
Téléphone: (514) 523-7724 Télécopieur: (514) 523-9401.

SODEP

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

FOUS SOLIDAIRES

Hommage au poète Gilbert Langevin

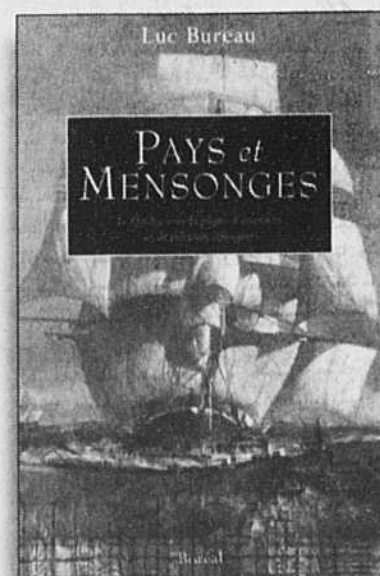
Un spectacle «poéphonique» avec la musique du violoniste Dominique Tremblay et des mots de Gilbert Langevin chantés par Hélène Tremblay

Avec les musiciens Guy Thoun, François Mayrand, Normand Vanasse, Pierre Dostie, Michel M. Fortin, Claude Taillefer et la participation spéciale de la danseuse Sarah Vincent.

Lundi 17 mai, à 20 h
à la Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est
Métro Frontenac
Entrée libre
Laissez-passer: (514) 872-7882



Qu'ont-ils dit de nous?



Luc Bureau

PAYS et MENSONGES

Le Québec sous la plume d'écrivains
et de penseurs étrangers

«La brochette [d'auteurs], plutôt impressionnante, donne lieu à de petites perles tantôt de nature humoristique, tantôt à saveur politique, théologique ou purement et simplement touristique.»

ODILE TREMBLAY • Le Devoir

«Quand on lit la passionnante anthologie de Luc Bureau, deux constantes apparaissent. Ou bien les auteurs étrangers écrivent ce qu'ils pensent que nous voulons entendre, ou bien ils se servent de nous pour célébrer ou fustiger leur propre pays.»

RÉGINALD MARTEL • La Presse

404 PAGES • 29,95 \$

http://www.editionsboreal.qc.ca

Boréal
Qui m'aime me lise.

LIVRES

BIOGRAPHIE

Les deux côtés de la bande

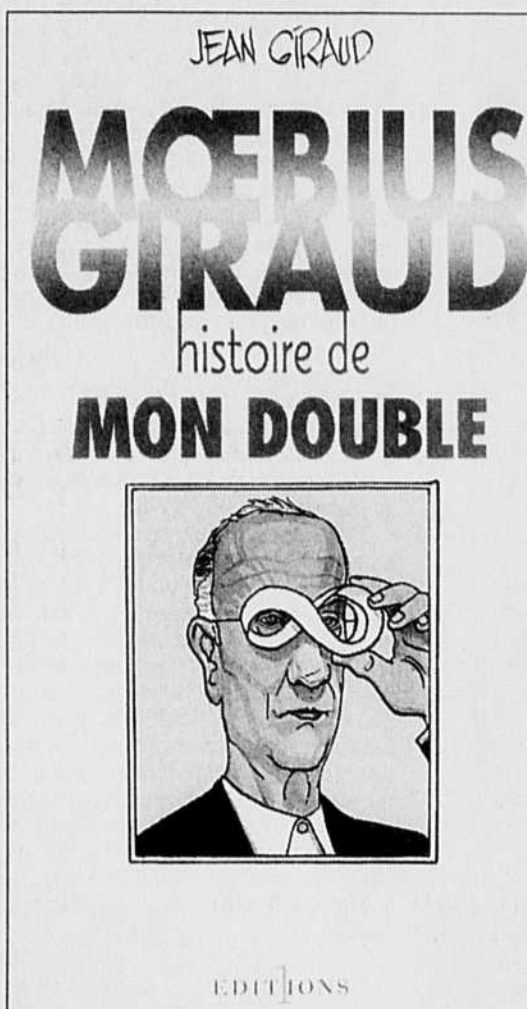
De Blueberry à L'Incal,
Giraud/Mœbius raconte ses pôlesMŒBIUS/GIRAUD,
HISTOIRE DE MON DOUBLE
Jean Giraud
Éditions 1, Paris, 1999, 214 pages

DENIS LORD

Dans cette autobiographie de celui que d'aucuns considèrent comme une figure fondamentale de la bande dessinée moderne, l'apprenti bédéiste trouvera peu de trucs sur le dessin, l'aficionado glanera bien ci et là son lot d'anecdotes croustillantes, éventuellement révélatrices, mais rien de l'envergure de ces volumineux pavés où œuvres et vie s'abondent dans le moindre détail. Et c'est peut-être mieux ainsi.

C'est que, le titre l'indique, Giraud vise principalement à mettre en scène sa gémellité, la double identité artistique qui l'inscrit simultanément dans des registres grand public (la série western Blueberry), sous son vrai nom, et expérimental (*Le Garage hermétique*, *Le Bandard fou*), sous le pseudonyme de Mœbius. Ce dernier provient de Möbius, ce mathématicien et astronome allemand du XIX^e siècle qui, avec sa simple mais célèbre bande de papier bouclée où recto et verso se rejoignent, a mis de l'avant un paradoxe de la topologie.

La bande de Möbius est pour Giraud la métaphore par excellence et il en perçoit les signes dans son œuvre mais aussi dans sa vie, dans le fait qu'il ait été élevé dans deux foyers différents et que lui-même se soit marié deux fois, avec un garçon et une fille nés des deux unions. Côté œuvre, c'est en 1963, à l'âge de 25 ans, qu'il signe Mœbius pour la première fois. Dans *Hara-Kiri*, «*Merci professeur Chrono*». Mais il faudra attendre plus de dix ans avant que cette moitié de lui ne prenne vraiment son envol, signe en notoriété, lui ouvre les portes de l'Amérique, du cinéma (*Dune*, *Tron*) et, ultimement, marque un tournant dans l'évolution



Giraud vise
surtout
à mettre
en scène
sa gémellité

de la bande dessinée. Pendant ce temps, Giraud continue à travailler sur Blueberry avec le scénariste Jean-Michel Charlier. Il s'est libéré de l'influence graphique de son premier maître, Jijé, participe de plus en plus au scénario, aux dialogues. Mais dans les bandes signées Mœbius, l'éclatement des poncifs de la bédé est éclatant. Sous couvert de science-fiction, les temps et les dimensions sont pulvérisés, l'art de la chute est troqué pour l'improvisation, le zen, où rien vraiment ne finit jamais.

mordiale où il s'initie au sexe, à la musique et au chanvre, dont l'utilisation est un élément marqué de cette autobiographie. Il commente abondamment son attrait pour les pratiques initiatiques, qui culmine dans la rencontre d'Alexandro Jodorowski, avec qui il réalise *L'Incal* et *Le Cœur couronné*. En recherche de sens, rejetant violemment une France désuète qui à ses yeux s'engloutit dans le passéisme, dans la kabbale ou la macrobiotique, Giraud cherche l'ailleurs.

Dès le début de son livre, il affirme que ses dates sont intemporelles; il aurait pu ajouter que sa narration est très discursive chronologiquement. A n'en pas douter, historiens et exégètes de la bédé reviendront un jour faire le détail des nombreux albums de cet immense dessinateur. On se demande dès aujourd'hui ce que Giraud/Mœbius a encore à dire et ce qui sera retenu de son œuvre dans 50 ans. Le côté Mœbius ou le côté Giraud?

En attendant, cette autobiographie, malgré une certaine infatuation et des ellipses nébuleuses, demeure un document incontournable sur une des grandes figures de la bande dessinée et une époque foisonnante (zénith de *Pilote*, naissance de *Métal Hurlant*, *L'Écho des Savanes*, etc.). J'ai dit que l'apprenti dessinateur n'y trouverait pas de trucs pour s'améliorer; affirmation partiellement fautive puisque *Histoire de mon double* propose un modèle d'attitude et d'altitude, dans l'art comme dans la vie, qui est celui de la peur de l'encroûtement, de la mobilité et de la quête.

lord@mlink.net

«L'artiste qui s'inscrit dans une telle démarche est très vulnérable [...], mais quand il parvient à réellement pénétrer l'inconnu, alors c'est le miracle.»
«Quand je fais du Mœbius, je fais passer ma main gauche dans ma main droite. Comprenez qui pourra.»

Du Gibius?

Se percevant comme un être profondément binaire, Giraud construit tout de même des ponts entre ses deux mondes pour retrouver son unité originelle. Du «Gibius», alors? C'est le sentiment qu'on a à la lecture des derniers albums de la série Jim Cutlass, une série western que le prolifique artiste a reprise à la mort de Charlier, y investissant une dose massive de sa passion pour l'esotérisme, jusque-là réservée pour la «main gauche».

Le cheminement créatif de l'artiste est lié à celui de l'homme. A 16 ans, Giraud passe quelques mois au Mexique, escale pri-

Hommage au poète Roland Giguère



JACQUES NADEAU/LE DEVOIR

UNE QUARANTAINE de poètes, dont Clément Marchand (à gauche) et Jacques Brault (à droite) se sont réunis mardi dernier pour rendre hommage à Roland Giguère (au centre) à l'occasion de son 70^e anniversaire de naissance et du 50^e anniversaire de la maison d'édition Erta qu'il a fondée. La rencontre était une initiative de Gaëtan Dostie et des Poètes de Port-Royal, qui se réunissent tous les mardis pour échanger et lire des textes.

LA VIE LITTÉRAIRE

Livres publics

Les dessous du livre dévoilés à Québec

En cette période de l'année où plusieurs d'entre nous — c'est mon cas — les empilons dans des cartons pour ensuite empiler ceux-ci dans un camion qui les conduira à bon port, soit dans une autre maison, où ils seront enfin rouverts pour révéler, on l'espère tous, un contenu pas trop marqué par le voyage, l'événement *Les Dessous du livre* nous rappelle la beauté, la fragilité, parfois la préciosité de ces compagnons de route que nous appelons affectueusement les livres.

Martin Bilodeau

Aujourd'hui et demain, la Vieille Capitale se fait l'hôte de cet événement original et ludique, où la reliure d'art et le livre ancien prennent d'assaut la place publique. Ainsi, le collectionneur, l'amateur et même le simple curieux, convoqués à l'angle du boulevard Charest et de la rue de la Couronne entre 11h et 17h, auront l'occasion, entre autres plaisirs, d'admirer neuf manuscrits de Félix-Antoine Savard, lesquels ont été confiés à des artisans qui, utilisant des techniques variées (incrustation, l'encavure, etc.) et des matériaux divers (le cuir, le bois, le laiton, etc.), ont transformé en objets d'art Barabois, Le Bousceuil, Carnet du soir intérieur, Tadeum et, bien sûr, Menaud, maître drapeur. Par ailleurs, des éditions de *La Minuit* et *L'Abatis* complètent l'exposition, dont l'ensemble des activités culminera sur une conférence de Jean des Gagniers portant sur la vie et l'œuvre du célèbre fondateur de la Papeterie Saint-Gilles de Saint-Joseph-de-la-Rive, décédé en 1982.

Organisés entre autres par le Centre de formation textile en reliure de l'est du Québec, *Les Dessous du livre*, outre l'exposition consacrée à Savard, chapeaute deux autres événements qui, le temps d'un week-end, seront logés à la même enseigne. D'abord, le deuxième Salon des reliures, où les artisans feront des démonstrations de leur art sur place, en plus d'exposer leurs œuvres reliées; ensuite, la cinquième Foire de la librairie ancienne, qui regroupera onze libraires répartis entre Rivière-du-Loup et Toronto.

Ceux-ci nous permettront d'admirer des exemplaires rares d'ouvrages tels *La Physiologie du goût* de Brillat Savarin (auteur du premier traité moderne sur la cuisine), *Nos Canadiens d'autrefois* d'Edmond Massicotte, *Les Contes choisis* d'Alphonse Daudet (agrémentés d'eaux fortes), ou encore un *Catalogue illustré des beaux-arts de Paris*, lequel contient des dessins de Salvatore Dali et des lettres écrites de la main d'Alfred Pelland et de Fernand Leduc. Pour plus d'information: (418) 647-3030.

Biscuits, petits et lecture

Deux activités merveilleuses, soit manger des biscuits au lit et lire avant le dodo, se rejoignent grâce au prix du livre M. Christie, avec lequel la compagnie Christie Brown (une division de Nabisco) récompense les auteurs canadiens qui se consacrent à la littérature jeunesse. Les titres des finalistes de langue française étaient annoncés la semaine dernière. Dans la catégorie 7 ans et moins, sont retenus: *Le Voyage du petit géant*, de Gilles Tibo, *Toupi raconte une histoire*, de Dominique Jolin, *Un petit garçon qui avait peur de tout et de rien*, de Stanley Péan, et *Une gardienne*

Euréka dans les bibliothèques

L'Association des bibliothèques publiques du Québec remettrait la semaine dernière ses prix Euréka, lesquels récompensent la qualité des services offerts par ces chapiteaux où on célèbre au quotidien la mémoire des mots. Les quatre principaux prix d'excellence ont été attribués par le jury aux bibliothèques de Montréal-Est (catégorie 5000 habitants et moins), de Memphrémagog (moins de 25 000 habitants), de Lévis (moins de 50 000 habitants) et de Brossard (plus de 50 000 habitants). Cette dernière, à qui le jury a également décerné son prix Innovation pour son service de lecture de contes par téléphone (appelé Histoire au bout du fil), serait par ailleurs la plus fréquentée de la province, avec un taux d'utilisateurs qui atteint 38,6 % de la population. A Lévis, on salue le geste de l'administration municipale, qui a augmenté sa contribution de 15,12 \$ à 19,30 \$ par habitant. A Montréal-Est, où la bibliothèque est de proportion nettement inférieure, cette contribution, augmentée de six dollars par habitant cette année, est passée à 65 \$.

Des nouvelles du Saguenay

Le concours de création littéraire tenu dans le cadre du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean a récompensé cette semaine les nouvelles *Lacuna*, de Sylvie Bouchard, et *Corridors*, de la cynthia Girard. Le jury a retenu ces deux titres parmi les dix-neuf soumis par des étudiants de l'UQAC et des enseignants de la région.

GROUPE SCABRINI IMPRIMEUR PRÉSENTE LES

BEST SELLERS

AGMV MARQUIS imprimeur

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaëtan Soucy, Boréal
- 2- LE PARI, Dominique Demers, Québec Amérique
- 3- TAXI POUR LA LIBERTÉ, Gilles Gougéon, Libre Expression

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- LES BŒUF SONT LENTS MAIS LA TERRE EST PATIENTE, Pierre Falardeau, VLB éd.
- 2- PASSAGE OBLIGÉ, Charles Sirois, Éd. de l'Homme
- 3- L'INGRATITUDE, A. Finkelkraut / A. Robitaille, Québec Amérique

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- ROMÉO LEBEAU, Dominique Demers, Québec Amérique
- 2- LES PIÈGES DE CLÉMENTINE, Christine Brouillet, La courbe échelle
- 3- NOÉMIE T. 7, Gilles Tibo, Québec Amérique

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- MUSÉE DE L'OS ET DE L'EAU, Nicole Brossard, Noroît

LIVRES PRATIQUES

- 1- JE MANGE, JE MAIGRIS ET JE RESTE MINCE, Michel Montignac, Flammarion
- 2- RECETTES ET MENUS, Michel Montignac, Trustar

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- UNE VEUVE DE PAPIER, John Irving, Seuil
- 2- LE KLONE ET MOI, Danielle Steel, Presses de la Cité
- 3- L'ASSOCIÉ, John Grisham, Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- LA PRISONNIÈRE, Michèle Fitoussi, Grasset
- 2- L'OGRE INTÉRIEUR, Christiane Olivier, Fayard
- 3- L'ART DU BONHEUR, Dalai Lama, Robert Laffont

LE COUP DE COEUR QUÉBÉCOIS

- 1- L'ABÎMETIÈRE, Mario Girard, XYZ éditeur

Librairie
Le Parchemin

NOUVEAU LE COUP DE COEUR DU PÈRE FERNAND LINDSAY

- 1- PAYS LITTÉRAIRES DU QUÉBEC, GUIDE DES LIEUX D'ÉCRIVAINS, Denise Péresse, Éditions de l'Hexagone et VLB éditeur

Tous ces beaux noms évocateurs de petits villages, de quartiers et de grands espaces immortalisés par nos gens de plume qui ne cessent d'enrichir notre imaginaire! Reprenons la route par le biais de ces promenades littéraires, nous serons en bonne compagnie.

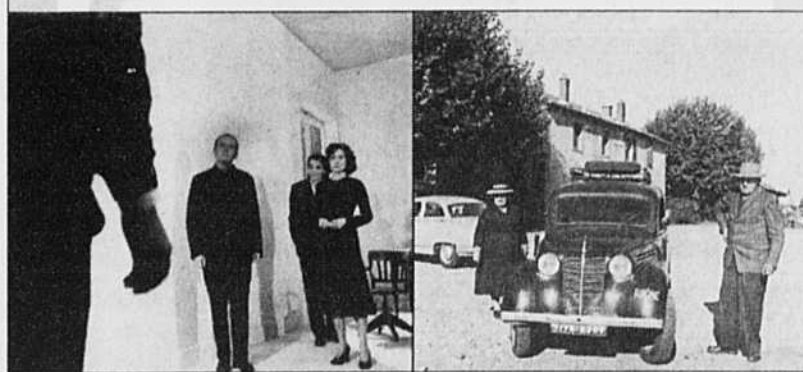
Père Fernand Lindsay, directeur artistique du Festival international de Lanaudière

Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153
Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caza, (819) 566-0344 • Librairie Hermès Inc., 274-3669
Librairie Le Fureteur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Monet, 337-4083
Librairie Olivier, 739-3639 • Librairie Pantoute, (418) 624-9748 • Librairie Vaugeois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC

ASSOCIATION
NATIONALEDES ÉDITEURS
DE LIVRESDU 20 MAI AU 6 JUIN 1999 — 8^e ÉDITION

FTA

FESTIVAL DE THÉÂTRE
DES AMÉRIQUESDès jeudi, le théâtre envahit Montréal!
SOYEZ AU RENDEZ-VOUS!

FRANCE

POUR UN OUI
OU POUR UN NON
de Nathalie SarrauteMise en scène de Jacques Lassalle
Avec Johanna Nizard
Jean-Damien Barbin
Nicolas Bonnefoy
Hugues QuesterThéâtre national de la Colline
Compagnie Jacques Lassalle, Pour Mémoire
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.Du 21 au 25 mai
Monument-National
Salle Ludger-DuvernayBilletterie
Articulée
(514) 871-2224514-790-1245
1-800-361-4335
ADMISSION.COMLA FERME DU GARET
de Raymond DepardonMise en scène de Marc Feld
Avec Claude Duneton et
Gérard Barreaux à l'accordéonThéâtre du Maraudeur
et ses coproducteurs
Du 23 au 26 mai
Sur la scène du
Théâtre Denise-PelletierINFO-FESTIVAL
(514) 871-2224
www.fta.qc.ca

La Presse

PIERRE PERRAULT

LE MAL DU NORD



Dans ce récit, le cinéaste fait part de ses interrogations les plus profondes sur le sens des gens et des choses qui passent, sur la signification d'un voyage dans le Grand Nord qui dépasse vite les dimensions du bateau qui le porte.

Une écriture douce et forte,
une langue à la rencontre
de la réflexion et de la poésie.



Éditions Vents d'Ouest

LES ARTS

ARTS VISUELS

Figures du double

Une exposition à ne manquer sous aucun prétexte

MARC SÉGUIN

Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 520
Jusqu'au 5 juin

BERNARD LAMARCHE

Lors de sa dernière présence à la galerie Trois Points, l'an dernier, Marc Séguin avait pu étonner. Plutôt que de présenter des œuvres sous le vocable de peinture, ce à quoi il aurait été convenu de s'attendre, le jeune artiste tâta plutôt du dessin, avec un indéniable brio. Encore une fois, pour l'exposition qui débutait au même endroit la semaine dernière, l'audace ne rôde pas très loin, puisque, sûr de ses moyens, Séguin a choisi de n'exposer que sept toiles. Sept toiles aux fonds noirs, sur la matité desquels se détachent des figures doubles, parfois menaçantes, toujours percutantes, finement dessinées ou rudement colorées. Cette peinture est ouvertement dramatique et affiche un sans-gêne théâtral.

Plus troubles que les précédentes, ces toiles se présentent moins comme des situations absurdes, des rencontres entre personnages issus d'univers disparates, qu'à titre de sombres portraits psychologiques. Cette impression de trouble est d'autant plus probante que, pour l'accrochage, l'asymétrie et les murs vides n'ont pas été craints. Aussi, détail important, l'éclairage, toujours un peu décalé, appuie le même effet en braquant davantage les figures peintes dans les tableaux que les toiles elles-mêmes ou le mur qui les supporte.

Mélange de styles

La peinture de Séguin n'est pas en dehors du mouvement de l'histoire. Mais loin de s'incarcérer dans l'une ou l'autre des catégories connues, sa peinture puise dans un bassin étendu de styles, sans qu'il s'agisse réellement de réappropriation. Ces compositions suscitent des rencontres étonnantes qui laissent perplexes, réunissant les pôles du prévisible et de l'accidentel de même que des iconographies familières et d'autres inusitées.

Ces toiles adhèrent à la logique du portrait. Les personnages uniques de ces tableaux sont rendus en camaïeu de vert ou de bleu, selon une dextérité remarquable, une précision presque photographique. Pourtant, aucun de ces figurants n'est assurément reconnaissable. Non pas des portraits dont il serait possible de retracer le propriétaire, ces images sont génériques alors qu'elles suggèrent des traits impossibles à vérifier. Tantôt ils ramènent à la mémoire Hitchcock, ou à un quelconque malfrat chauve associé à un film ancien, à une atmosphère singulière, mais jamais ces représentations ne sont fidèles. Elles s'échappent et s'esquivent toujours, vaguement familières.

A la faveur du fond indéterminé,



Premier mouvement de Marc Séguin

ces bustes se dédoublent, comme si leur reflet se déplaçait à partir d'eux et dévoilait leur côté sombre. Dans *Fumez-vous le cigare, croyez-vous en Dieu?*, ce double la tête en bas devient un alter ego sinistre, fait de traits bruts. Dans un autre tableau, le seul qui retient le motif animalier très présent dans l'exposition précédente, un réseau de lignes blanches gravite autour de la tête du personnage isolé, tel un masque qui s'enroule autour d'elle, brouillant la représentation en superposant deux systèmes de figuration, l'un et l'autre se parasant à souhait.

Dans les autres tableaux, outre le dessin au trait soutenu, la peinture se fait plus présente et spectaculaire. Comme s'il s'agissait de donner corps au souffle vital, la couleur rouge, vive, vient hachurer la surface. Cette teinte moule la silhouette de figures humaines rapidement esquissées, nuageuses, diaphanes. Tout se passe comme si le souffle de vie de ces hommes s'étiolait. Ici, certes par la négative mais tout de même, ces tableaux rejoignent un des grands thèmes classiques de la peinture, cette incessante quête de l'émulation de la vie, de l'imitation de la pulsion vitale, avec laquelle tant de peintres ont rivalisé.

Plutôt que de gonfler les veines sous la chair de ses personnages, pour paraphraser le Balzac du *Chef d'œuvre inconnu*, afin d'y faire couler le sang qui fera du tableau un tableau achevé, réussi, au lieu de cela, donc, Séguin, dans ses tableaux, jouant peut-être sur la langue, retire à ses personnages leur carnation, qu'il rend sous les teintes de l'incarnat. Parfois il le fait à la manière

d'un voile éthéré, ailleurs sous un trait davantage gaillard.

Jeu de matières

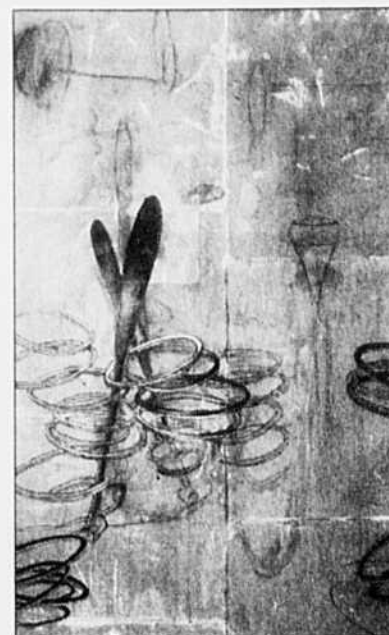
Tout cela aurait pu être terriblement littéral. Toutefois, un jeu sur la facture des tableaux confère à ces derniers une présence accrue. Telle une patine, le lustre de l'huile vient rompre la surface mate et y créer des béances qui se donnent comme autant de halos, de cernes autour des figures fantomatiques. Là, Séguin reprend de vieux trucs du métier, il renvoie à la matérialité même de la peinture. Des traits lumineux au pinceau cisailent le fond, des débordements de couleur appliquée avec les doigts déparagent les modèles de leur double fantasmagique, ceux-là aux contours fuyants, qui s'envolent en fumée.

Parfois, comme dans *Monsieur dans la lune*, des détails s'imposent à la vue, comme ce criblage de la couleur qui n'a pas su tenir sur un liant qui lui était incompatible. Dans ce tableau, un des bras rouges tendus vers le bas est rongé de fines lignes dégoulinantes, noires, qui ont coulé parce que la couleur a perlé sur l'huile de la couche du dessous. Cet accident et les autres effets de peinture repérés çà et là ajoutent au caractère tactile de ces toiles. Et celui-ci, sans contester, fait de ces tableaux de riches moments de peinture. C'est une des dimensions de cette nouvelle production, croyons-nous, de vouloir renouer avec ce qu'il serait possible de nommer, au risque de rendre un son de cloche anachronique, le plaisir de peindre.

Rien ne sert de cacher notre enthousiasme pour cette peinture. Là où

le travail de Séguin gagne en portée critique (si l'on tient à ce qu'il le soit), c'est par le nom de peinture qu'il emprunte. Un large pan de la peinture actuelle tente de réinvestir par les métaphores du virtuel le vocabulaire de la peinture abstraite, plus précisément du discours formaliste qui avant tout refermait le tableau sur lui-même pour qu'il ne fasse référence qu'à la peinture. Par exemple, plusieurs des productions de l'événement Peinture peinture, l'an dernier, tentaient de porter ce coup à la peinture, avec des moyens fort convaincants, n'allez pas croire le contraire.

Plusieurs de ces pratiques mimaient ostensiblement des univers proches des images de synthèse, réintroduisant dans l'abstraction le paradigme du mimétisme, de la ressemblance. À l'écart de cette tendance qui cherche et réussit à renouveler la peinture, l'art pictural de Séguin concocte une réactualisation féconde des acquis de cette pratique à travers son histoire. Rien de terriblement nouveau ici, pas de rupture sensible. Reste un désir de peindre, de soustraire encore une fois des effets de peinture proches de la félicité. Pas question de tenir à distance cette figure de l'excès qui vient de l'évident plaisir à voir cette production investir le champ pictural par la matière. Séguin et d'autres, bien sûr, rechargent la peinture pour l'amener encore ailleurs, avant de l'acheminer à une autre de ses morts dont chacune, cela a déjà été dit, n'est rien de plus que le nom de ses épuisements dans l'histoire, tous momentanés. Vous aurez compris que, s'il n'en tient qu'à nous, cette exposition est à ne manquer sous aucun prétexte.



Flight in the Temperate Zone

Recyclage pictural

Des univers mécaniques surannés

FLIGHT IN THE VARIABLE ZONE

Medrie MacPhee
Galerie du Centre
des arts Saidye Bronfman
5170, Chemin
de la Côte-Sainte-Catherine
Jusqu'au 30 mai

UNNATURAL SELECTION
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 502
Se termine aujourd'hui

BERNARD LAMARCHE

En collaboration avec la galerie Charles H. Scott, Emily Carr Institute of Art & Design, de Vancouver, la galerie du Centre Saidye Bronfman présente actuellement le travail de l'artiste Medrie MacPhee, une artiste d'origine canadienne qui a exposé surtout à New York (où elle vit) et à Toronto. Ses rares présences montréalaises, hormis les expositions qui nous retiennent pour ces quelques lignes, ont toutes eu lieu à la galerie de l'université Concordia.

À cette époque, dans les années 80, les toiles figuratives de MacPhee se voulaient une sorte de chronique de l'étrange d'architectures urbaine et industrielle. L'artiste relevait alors dans le paysage urbain ce qui semblait déplacé, ce qui offrait des perspectives ahurissantes, et les lieux où les éléments de mobilier semblaient doués d'une présence singulière. Graduellement — les expositions organisées respectivement par les commissaires Greg Bellerby et David Liss en témoignent —, la peinture de MacPhee est devenue plus abstraite.

Moins contextualisées, les visions présentées au Centre Saidye Bronfman s'attardent à un vocabulaire de formes dictées par des univers mécaniques surannés. Une technologie déchuée y règne, vieillissante, se métamorphosant en des êtres dotés d'une vie propre, en une forme de vie végétale. Ces toiles dressent un ballet organique non sans intérêt, parfois fascinant pour ce qui est

de la mise en espace des quincailleries obsoletes. Ces surfaces picturales sont celles de la matière oxydée. La rouille et le calcaire ont fait leur domaine de ces surfaces morcelées que l'artiste couvre de papiers jouant comme autant de rapiécages, comme si des plaques (de tôles?) venaient malgré tout en assurer l'unité. L'idée s'accorde avec le thème de la renaissance que sous-tend ce recyclage pictural. Métaphoriquement, le contexte aquatique que suggèrent les lavis de couleur permet de voir ces tableaux comme les incubateurs d'une forme de vie en mutation combattant la désuétude.

Les dernières toiles de MacPhee, présentées au 502, passent du côté d'une abstraction lyrique largement biomorphique. Cette production se détache moins de ce qui se fait en ce moment en peinture, une sorte de retour sur un surréalisme biomorphique à travers la lunette de l'abstraction. Quelques exemples de cette nouvelle manière sont accrochés au Centre Saidye Bronfman, mais la majorité se retrouve à l'Espace 502 du Belgo. Là, quelques toiles sont réellement impressionnantes, d'autres franchement moins.

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 16 MAI 1999

Jusqu'au 6 juin

GLEN NICOLL



GALERIE

LINDA VERGE

1049, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Antoine Pentsch

«Monotypes récents - Fugue et Suite archaïque»
(œuvres sur papier)

VERNISSAGE LE SAMEDI 15 MAI DE MIDI À 17 H EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE
JUSQU'AU 5 JUIN

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mercredi au vendredi de 11 h à 17 h 30, samedi de midi à 17 h

CIRCA

NOCES
DE CANA
GALERIE I

JACQUELINE
GUILLERMAIN
GALERIE II

Jusqu'au 19 juin 1999

Vernissage le samedi 15 mai 1999 de 15 h à 18 h

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec,
le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et le Conseil des arts du Canada.



Maurice Domingue
Passion d'aquarelle

Jusqu'au 27 juin

mercredi, jeudi et vendredi : 13 h à 17 h
samedi et dimanche : 11 h à 17 h

Entrée libre



Ville de Montréal

Maison de la culture

Pointe-aux-Trembles

14 001, rue Notre-Dame Est

(angle bd de la Rousselière)

Renseignements : (514) 872-2240
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Biennale internationale
d'estampe contemporaine
du 20 juin
au 29 août 1999
à la Maison de la culture
et la Galerie d'art du Parc
de Trois-Rivières

Une occasion unique d'entrer en
contact avec la culture mondiale
de l'estampe.

Nous remercions : Le Conseil régional de développement de la Mauricie • Le Ministère de la Culture et des Communications • Le Conseil des Arts et des Lettres du Québec • Le ministère du Patrimoine canadien • Le Conseil des Arts du Canada • La collection Lavo-Québec • La Banque Nationale du Canada • La Nouvelle • La Corporation de développement culturel de Trois-Rivières

renseignements: (819) 372-4611

POUR QUI ?

Ouvert aux jeunes artisans professionnels montréalais pour la facture exceptionnelle de leurs créations dans l'exercice d'un métier d'art relié à la transformation du bois, de la céramique, du cuir, des métaux, du papier, des textiles, du verre ou de toute autre matière.

LE PRIX :

- * une bourse de 3 000 \$;
- * un budget de 2 500 \$ pour l'organisation d'une exposition individuelle;
- * l'acquisition, par la Ville de Montréal, d'œuvres ou d'objets choisis parmi les créations des finalistes;
- * une participation à une exposition collective à la Galerie des métiers d'art du Marché Bonsecours.

CONCOURS POUR JEUNES CRÉATEURS EN MÉTIERS D'ART

PRIX FRANÇOIS-HOUDÉ

APPEL DE DOSSIERS

Le jury procédera à une présélection des artisans parmi les dossiers reçus. Les artisans sélectionnés seront invités à produire une à trois œuvres en vue de la sélection finale.

Organisé par la Ville de Montréal
en collaboration avec le Conseil des métiers d'art du Québec

Date limite pour le dépôt de votre dossier :
28 mai 1999 à 17h

Renseignements :

Conseil des métiers d'art du Québec

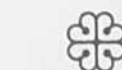
Marché Bonsecours

350, rue Saint-Paul Est, bureau 400, Montréal (Québec) H2Y 1H2

(514) 878-ARTS (2787)

courriel : cmaq@metiers-d-art.qc.ca

site internet : http://www.metiers-d-art.qc.ca



Ville de Montréal

◆ LE DEVOIR ◆

Mes deux printemps sont de l'ordre de l'artifice, entre la forêt de l'esprit et le mont de la sensualité. Artifices pourtant trop réels pour ne pas être redits et compris. Mes deux printemps sont solitaires mais s'entourent de personnages irréels, intemporels et, dans une certaine mesure, éternels. Mon premier se prénomme Pierre, il est architecte et artiste public, et il a investi le jardin des Tuileries à Paris comme personne avant lui. Mon second s'appelle Luc et il est designer, vidéaste et artiste de l'hypermédia. Tous deux ont joué de leur médium divin et trouvé un moyen de converser avec l'humble mortel parisien, de la nature et de la montréalité, quelques jours durant, au cœur de ce Québec de Printemps.

JACQUES MARTIN

Ordre et désordre

Pierre Thibault n'en finit plus de faire la navette entre Montréal et Paris depuis que Robert LePage, commissaire du Printemps du Québec à Paris, l'a invité à soumettre une œuvre originale pour le Printemps et que, en plus, une exposition itinérante présentant son œuvre et organisée par Archithème, une agence spécialisée en muséologie d'architecture, fait en ce moment le tour de la France. Plus de 40 traversées en deux ans. De quoi faire tintinnabuler sa tirelire de kilomètres aériens jusqu'en 2010.

Libération, Le Nouvel Observateur, Le Figaro et bien sûr *Le Devoir* ont parlé de l'œuvre *De l'igloo au gratte-ciel* comme d'une «manifestation phare du Printemps». L'installation de Pierre Thibault a causé tout un émoi au jardin des Tuileries, dans ce lieu de l'ordre «naturel». Tel un chien dans un jeu de quilles, mais un chien qui interpelle, il a recréé, pour nos cousins, la nature québécoise.

Quatre lieux, quatre chambres territoriales: la plaine et la maison longue, l'eau et le quai, la forêt et l'érablière, le Grand Nord et l'igloo, Montréal et ses buildings. Le Grand Nord, la toundra et la taiga, la forêt boréale, l'érablière, la plaine, le fleuve et la ville réunis en quatre tableaux orchestrés dans une séquence linéaire nord-sud, en bordure de l'axe principal du jardin, le long de l'esplanade des Feuillants. Plus de 2000 arbres en contreplaqué, des petits (pour la taiga) jusqu'aux plus grands (la forêt boréale), tentent de recréer, avec l'aide d'environnements sonores, de textes, de chorales et de conteurs venus dire aux Français, mais aussi aux hommes: «Ce site [le jardin des Tuileries] a déjà été un site de première nature, et cette nature brute est précieuse. Elle a quelque chose à nous apprendre sur comment les sites s'implantent dans la "vraie" nature. Elle nous questionne sur la logique des lieux fabriqués par l'homme, sur cette nature reconstruite de toutes pièces. J'ai d'ailleurs poursuivi mon geste la semaine dernière en allant planter mes petits arbres un peu partout dans Paris. Les gens étaient éberlués de voir tous ces petits arbres de bois mais aussi très désireux de comprendre», commente Pierre Thibault.

Le geste éphémère

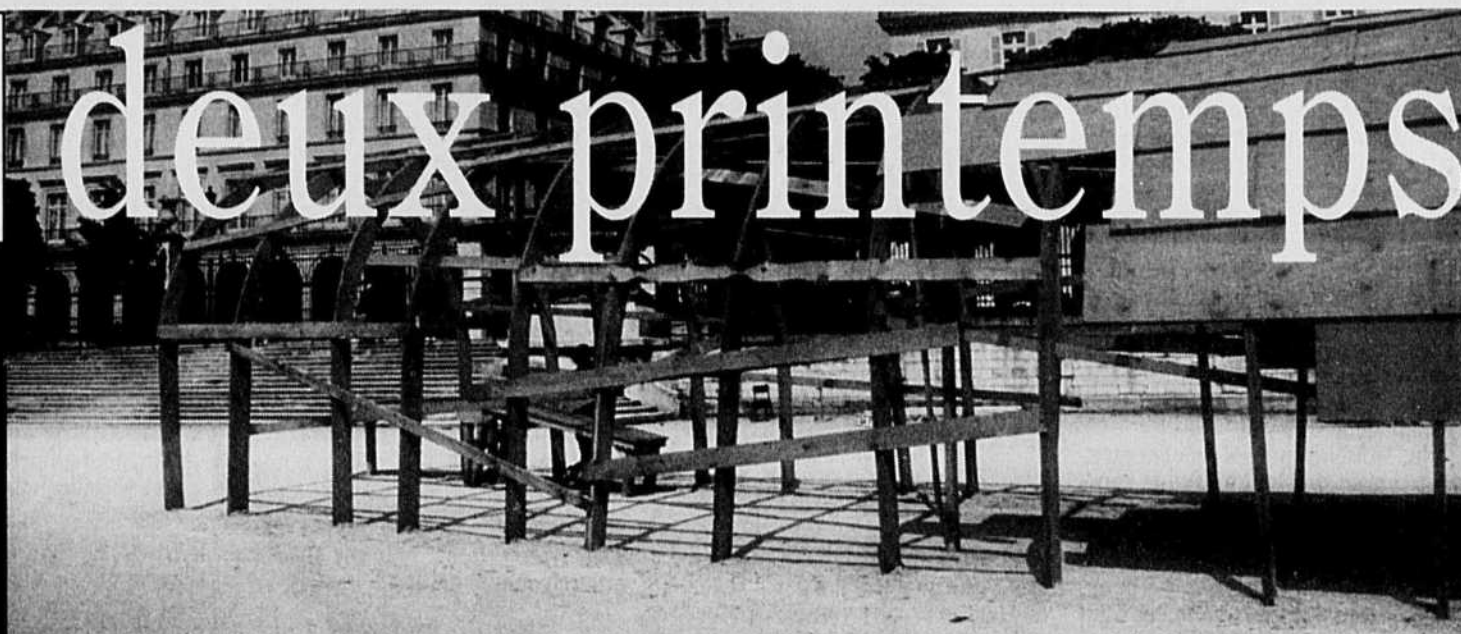
S'il reconnaît que c'est grâce aux gens du Printemps, à leur audace, qu'on a pu accepter son installation, l'architecte ne peut que constater la transformation subie par ces deux dernières années à voyager et à réfléchir sur son art. «En architecture, on attend toujours la grande commande pour pouvoir se réaliser. Mais c'est souvent dans les projets les plus simples, les plus éphémères, qu'on apprend le plus. On a besoin de cette zone de liberté qui brise la routine, l'enseignement traditionnel. Créer des espaces, c'est plus que choisir des couleurs et des grosseurs de meneaux.»

«Mon installation architecturale est éphémère, donc plus libre que l'architecture. L'impact de structures légères est souvent plus grand que des projets lourds d'architecture. Quand l'architecte intervient, on sait d'avance que c'est pour cent ans. La décision est lourde

FORME

Mes deux printemps

AU JARDIN DES
TUILERIES
ET À LA CITÉ DES
SCIENCES



Installation architecturale de Pierre Thibault au jardin des Tuileries



Panorama vidéo interactif de Luc Courchesne

MAX TREMBLAY

pour le client, mais aussi pour l'architecte. On ne nous permet pas autant de liberté qu'en théâtre, par exemple. Dans cette optique, le land art est peut-être une solution intéressante pour les architectes. Il faudrait peut-être intervenir plus souvent de cette façon dans la ville», suggère-t-il. De fait, il lui arrive maintenant, dans certains projets, de suggérer à ses clients de d'abord réaliser certaines parties de façon temporaire. «C'est parfois le seul moyen de les rassurer et de faire évoluer les solutions créatives.»

Le geste à venir

C'est à la suite d'un long séjour à Rome — Pierre Thibault est nommé Prix de Rome en 1997 et s'y installe pour une année — qu'il redécouvre la beauté de la forêt québécoise: «J'ai constaté le désordre, le côté organique de notre forêt, laissée à elle-même, mais qui génère tout naturellement des choses extraordinaires: de la mousse sur un bois mort, des feuilles mortes qui jonchent le sol, une digue de castor sur le lac... C'était aussi beau qu'un jardin japonais», relate-t-il avec émotion.

«J'apprends maintenant autant par la nature que par la culture. J'aimerais d'ailleurs faire un film qui reprendrait le concept du Printemps, mais directement dans la forêt québécoise, pour voir s'il n'y a pas un lien entre l'image évoquée et la réalité, et réinstaller tout ça dans la vraie nature pour inverser cette image et voir pourrir le contreplaqué, le regarder vieillir et se couvrir de mousse...»

Déjeuner sur l'herbe

Le Vagabond des limbes, L'invention de Morel, vous connaissez? Établir un lien entre deux mondes, l'un réel, l'autre virtuel. Un lien tissé de limites, ces mondes étant totalement étrangers l'un à l'autre, mais aussi de souvenirs et de désirs inassouissables. C'est la «réalité» dans laquelle nous plonge Luc Courchesne, designer et artiste de l'hypermédia — surtout, ne pas parler de «multimédia» avec Luc Courchesne —, avec *Paysages 1*, une installation médiatique déconcertante, intimiste et provocante, qu'on a l'occasion d'explorer à la Cité des Sciences et de l'Industrie, dans le cadre du Printemps du Québec jusqu'à ce week-end.

Une expérience d'une vingtaine de minutes où l'action se déroule autour d'un pique-nique sur le mont Royal, une thématique inspirée du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet. Deux groupes de personnages s'interpellent, l'un réel, l'autre virtuel, mais lequel est lequel? Le premier groupe, celui des visiteurs, doit entrer en contact avec un personnage du second groupe, celui qui habite l'écran. Sinon, ils continuent simplement de faire ce qu'ils ont à faire: pique-niquer.

Il n'y a ni début ni fin, mais on peut décider de tout, même des orages. Nous avons le pouvoir sur le temps, les éléments, le soleil. Expérience démiurgique. C'est la rencontre entre la nature et l'homme. «L'idée qu'on a de la nature, c'est une interprétation de ce qu'elle est réellement. On se préoccupe surtout de ce qu'on souhaite qu'elle soit. Le Déjeuner, c'est une icône de cela», constate Luc Courchesne.

On doit convaincre quelqu'un de nous amener, de nous guider dans ce lieu onirique afin de pouvoir se rapprocher un peu de leur monde. Un lieu interdit aux personnages en chair, à moins que n'agisse la communication. Selon la qualité de ce rapport, selon la volonté des personnages des deux groupes, le désir et le rêve nous feront bouger dans l'espace virtuel. Rôles inversés... si on les convainc de nous y amener. Auriez-vous les bons arguments?

Il y a entre autres le grand-père, qui possède un intérêt pour la géographie et nous amène jusqu'au belvédère du mont Royal faire avec

nous une relecture continentale de notre petite montagne américaine. Il y a la belle fille et le beau garçon, chauds et sensuels, qui nous invitent à faire une promenade, à les suivre jusqu'à un endroit très intime. Avec eux, pas question d'aller se promener sur le belvédère... A vous de choisir selon vos affinités. Il est donc suggéré d'y aller seul ou avec des amis.

Premier prix de l'ICC

Créée en 1997 avec l'aide de l'InterCommunication Center (ICC) de Tokyo, Premier Prix à la première biennale internationale de l'ICC et adaptée au contexte du Printemps du Québec, *Paysages 1* est une petite chambre à expériences sensorielles médiatiques. Une pièce composée simplement de quatre toiles de projection arrière, de quatre lecteurs vidéo et de quatre projecteurs vidéo. Un réseau de quatre plaquettes tactiles, de microphones et de détecteurs de présence dissimulés de manière à ne pas nuire à l'expérience émotive constitue l'interface de communication entre les deux mondes de l'œuvre et permet la mise en simultané des centaines d'actions potentielles.

Mais pour Luc Courchesne, qui patauge dans la médiatique depuis le début des années 80, la dimension technique de *Paysages* n'est pas à retenir. «Ce n'est pas de la très haute technologie. Au point où on en est aujourd'hui, le défi consiste davantage à trouver des contenus qui sont plus forts que la machine qui sert à les présenter. On commence à avoir une œuvre lorsqu'on ne se laisse plus séduire par les prouesses d'un support ou les possibilités physiques des matériaux utilisés.»

Un jeu grandeur nature

Se déclarant lui-même à la frontière de l'artiste et du designer, Luc Courchesne essaie de positionner son œuvre: «Mon activité principale, c'est la recherche et l'expérimentation, et pour arriver à mes fins, toutes les stratégies sont bonnes. Chaque projet contient sa part d'art et de design et se nourrit des méthodes propres à chaque domaine. Dans les nouveaux médias, la problématique se situe maintenant au niveau de cette mise en forme des contenus. Personnellement, la base de mon travail se situe surtout au niveau des communications interpersonnelles. Comment, formellement et médiatiquement, représenter ce jeu grandeur nature que sont les relations entre individus?»

Selon lui, le discours sur les nouveaux médias, la théorie, n'existe pas encore chez les historiens et critiques d'art. «Mais si j'ai une suggestion à faire, retrouvez le contact avec votre opinion. Demandez-vous simplement si l'expérience vous plaît. Une des mesures du succès de mes installations, c'est l'autonomie du visiteur. Si à tout coup le visiteur sait où il est, s'il n'a pas à se battre avec sa logique pour trouver le sens du geste qu'il doit poser et qu'il a simplement l'impression de se laisser aller dans un courant d'émotions, alors je suis satisfait.»

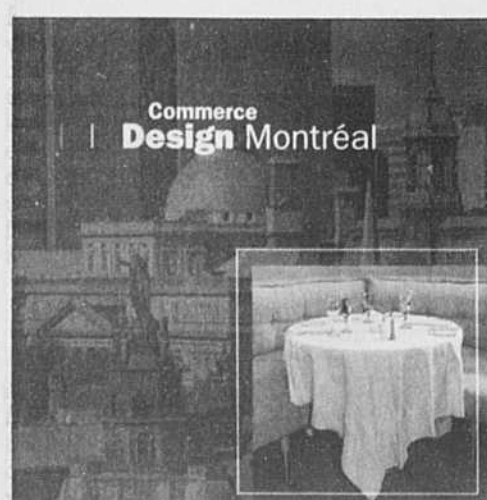
Luc Courchesne enseigne présentement les nouveaux médias à l'École de design industriel de l'Université de Montréal.

jacqmartin@mblink.net

REGARDS OBLIQUES

On apprenait la semaine dernière le décès de Tibor Kalman, à l'âge de 49 ans. Il était un directeur artistique génial, président de l'agence M & Co. de New York, grand fervent de la cause humanitaire et de la responsabilisation sociale du design et des designers.

Même si vous ne vous en rendez pas compte, au cours des deux prochaines semaines, je serai aux Pays-Bas en compagnie de l'architecte Philippe Lupien afin d'y tater le pouls du design et de l'architecture et de vous tenir au courant de ce qui se passe de hot et de fumeux dans cette véritable pépinière de créativité que sont les Pays-Bas. Bye bye.



DÉCOUVREZ LES PLUS BEAUX COMMERCES DE MONTRÉAL!

Ne manquez pas la sortie du répertoire Commerce Design Montréal Hors Série 1995-1999 offert avec *Le Devoir* de samedi prochain.

Depuis 1995, la Ville de Montréal et la Société des designers d'intérieur du Québec soulignent l'excellence en design commercial par le concours Commerce Design Montréal. Chaque année, une vingtaine d'établissements commerciaux sont

sélectionnés par un jury d'experts pour la qualité de leur aménagement. La cinquième édition du concours offre une occasion de porter un regard rétrospectif sur l'évolution du design commercial à Montréal et de proposer une compila-

tion de tous les commerces primés; une revue complète des plus beaux établissements réalisés par des créateurs québécois ces cinq dernières années dans la Ville de Montréal.

La Ville de Montréal et la Société des designers d'intérieur du Québec remercient tous leurs partenaires :

Développement économique Canada • Air Canada • Ministère des Affaires municipales et de la Métropole • Hydro Québec • Tourisme Montréal • Ministère de la Culture et des Communications • Ministère de l'Industrie et du Commerce • Ordre des architectes du Québec • Société de développement de Montréal • Hôtels Radisson SAS Copenhague et Conseil du Tourisme du Danemark • Solotech Multimédia • MusiquePlus • Musimax • Pop Média

Montréal

Société des Designers d'intérieur du Québec